HISTORIA
magazine
41

Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 234 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



LE BARRAGE : LA LIGNE MORICE

De jour comme de nuit, sur sept cents kilomètres, des éléments légers motorisés assureront la surveillance du barrage. Dès 1958, les infiltrations massives à la frontière seront stoppées.

Couverture : Photo J.-B. Ferracci

TOURNANT DE L'HISTOIRE DE FRANCE : 1958

Jean FONTUGNE

1er JANVIER 1958. Les responsables des deux camps établissent les bilans des activités de l'année écoulée.

Pour le Front de libération nationale, la situation militaire s'est singulièrement dégradée. Les unités de l'A.L.N. stationnées en Algérie recevront de moins en moins de l'extérieur des renforts instruits, des armes et des munitions. Dans un peu plus de trois mois, après la bataille de Souk-Ahras, l'A.L.N. « intérieure » sera pratiquement isolée de ses bases extérieures (Tunisie et Maroc). La perte de potentiel (armes et ravitaillement) s'est cependant accompagnée de la consolidation de solides bastions (presqu'île de Collo, région d'El-Milia, Ouarsenis, Atlas blidéen) dans lesquels l'A.L.N. a placé ses postes de commandement, ses ateliers de réparation.

Sur le plan politique, les dirigeants du F.L.N. ont, en revanche, remporté des succès certains. Bénéficiant maintenant de l'appui inconditionnel de Nasser, ils ont, en effet, élargi leur audience, étendu leur influence internationale. Au Caire, où siège, ce 1er janvier, la conférence de Solidarité afro-asiatique, ils pourront prendre contact avec les représentants de Moscou et de Pékin : une commission permanente afro-asiatique, à participation soviétique et chinoise, vient, en effet, d'être créée dans cette nouvelle organisation qui prétend représenter le tiers monde.

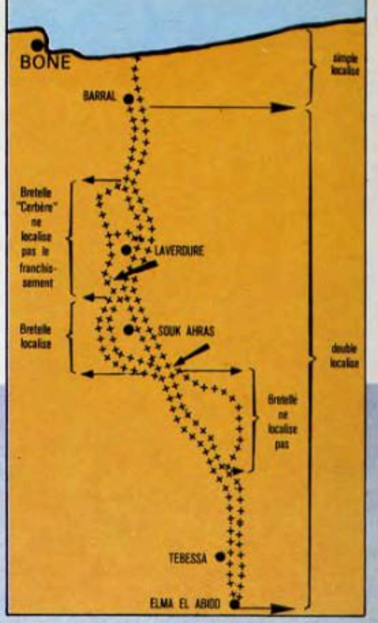
Pour le commandement français, les résultats, au cours de l'année 1957, ne laissent aucun doute sur l'issue victorieuse des opérations menées sans désemparer, en Algérie. Les barrages, à l'est comme à l'ouest, ont prouvé leur efficacité.

L'avenir se présente de tout autre façon pour les autorités civiles et les notables en Algérie. La loi-cadre, l'instabilité ministérielle, le harcèlement incessant du gouvernement Gaillard par les opposants de tout bord ont créé un climat d'incertitude, sinon d'inquiétude. Groupés dans les associations d'anciens combattants, dans les associations d'étudiants et de lycéens, les ardents défenseurs de l'Algérie française créeront, dans les prochaines semaines, une situation qui débouchera sur le 13 mai : l'armée devra prendre parti et le gouvernement abandonner le pouvoir. En ce début d'année, les défenseurs de la IVe République se font, en effet, de plus en plus rares. Les fidèles du général de Gaulle deviennent, en revanche, de plus en plus actifs, en France comme en Algérie.

J. F.

SOMMAIRE N° 234 :

VEILLÉE D'ARMES SUR LE BARRAGE



J.-B. Ferracci

Le barrage du Constantinois. On commence à le construire en 1957. Des kilomètres de ligne électrifiée protégée par des barbelés. Ils tiendront en échec l'A.L.N. de Tunisie.

La bataille des frontières s'inscrit dans l'histoire de la guerre d'Algérie comme une des phases dont l'issue fut capitale. De cette issue tout pouvait dépendre.

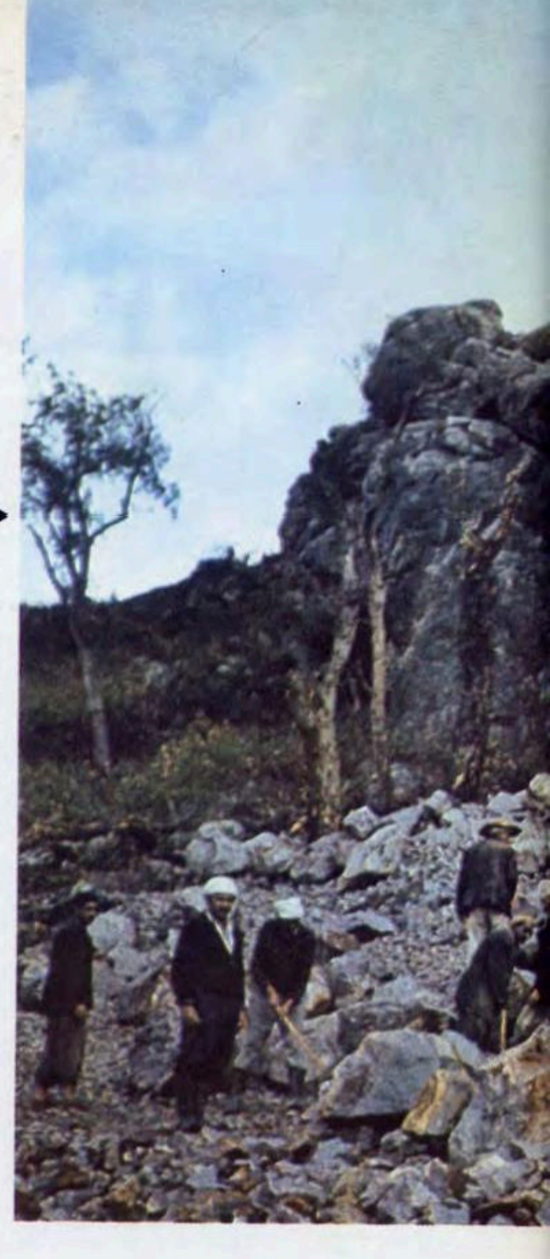
Si je consens aujourd'hui à raconter, ici, cette bataille, rompant ainsi avec mon habituelle réserve dans une affaire qui était nôtre, c'est pour éviter que cette page de notre histoire ne soit écrite par ceux qui ne l'ont pas vécue ou par ceux qui y ont paru en vaincus; mais c'est aussi pour que les Français qui liront ces lignes aient une meilleure connaissance de ce qu'était leur armée.

C'est enfin pour que les hommes du contingent de 1958, ceux dont on parle peu, ceux des 9e, 14e, 18e R.C.P., des 60e, 151e, 152e, 153e R.I., et tous ceux qui ont pris part à ces combats et ont su accomplir leur devoir comme leurs anciens, quand la France le leur demandait, conservent aujourd'hui et demain le légitime orgueil de ce qu'ils ont fait. ▶



Camus/Paris-Match

◀ **De part et d'autre de la ligne électrifiée, on tend des grillages pour empêcher les bêtes de se jeter contre les fils. La ligne Morice n'a pas la prétention d'empêcher le passage des katibas, mais plutôt de le signaler.**



Les carrières de la cote 205 au nord du barrage. Elles ont fourni les milliers de mètres cubes de cailloux nécessaires à la construction de la route en rocade qui longe le barrage à la frontière algéro-tunisienne. ▶



Camus/Paris-Match



◀ **Main-d'œuvre recrutée sur place. De très jeunes garçons. Les « Marie-Louise » du barbelé. Qui sait ? L'un d'eux peut avoir son frère en face. Localiser la coupure des fils, ce sera localiser aussi la bande de passage. Jouer au plus fort...**

un général (Pédron) imagine la "ligne" un ministre (Morice) lui donne son nom

En 1957, la stratégie du F.L.N. était claire. Poursuivant l'idée de former une armée capable d'envahir, d'occuper et de tenir une portion du territoire algérien qui s'inscrirait, alors, aux yeux de l'opinion internationale, comme le territoire d'un gouvernement avec lequel il faudrait traiter, il tira profit de la tolérance et de la complicité des gouvernements tunisien et marocain pour équiper et entraîner des katibas dans des camps installés hors des frontières algériennes, sous les yeux mêmes et à portée de voix des postes de l'armée française.

L'enjeu était alors, pour le F.L.N., de faire passer ses katibas en territoire algérien et d'y constituer des zones de force.

Face à cette manœuvre, le commandement français avait le choix entre plusieurs parades. Renonçant à celle, employée à Dien Bien Phu, d'attirer les gros de l'armée populaire à l'extrême nord-ouest du Vietnam, il ne pouvait que s'opposer purement et simplement à l'intrusion des forces adverses.

C'est la stratégie qui fut adoptée par le commandement français.

Le barrage, un organe d'alerte

Mais la situation des camps F.L.N. à proximité de la frontière, la configuration souvent tourmentée du terrain, les complicités dont pouvaient bénéficier les fellaghas au sein de la population musulmane permettaient la mise sur pied de points d'accueil et de ravitaillement, constituant autant d'obstacles à la mission d'interception qui devenait celle des corps d'armée de Constantine et d'Oran.

C'est ainsi qu'est née, en 1956, l'idée d'un barrage électrifié. Le père en est le général Pedron, fantassin, alors commandant de l'Oranie, qui le fit adopter par André Morice, ministre des Forces armées – d'où le nom de « ligne Morice ». Dans le corps d'armée de Constantine, l'exécution fut l'œuvre du général Noiret.

Le but du barrage électrifié tel qu'il fut conçu n'était pas d'empêcher les franchissements. Le barrage n'était pas un obstacle. C'était un moyen d'alerte et de renseignement. Constitué d'une simple haie de fils barbelés porteurs de courant électrique sous haut voltage, le barrage était en effet facile à franchir par simple cisaillement des fils avec des pinces isolantes.

Le but était, plus modestement, de signaler qu'une coupure venait d'avoir lieu et de localiser sur la carte le lieu de cette coupure afin de déclencher et d'orienter la recherche, la poursuite et la destruction des bandes rebelles qui venaient de s'introduire en territoire algérien.

Cette technique reposait sur le principe bien connu dans les cours de phy-

Bellée

sique sous le nom de « pont de Wheatstone ».

L'alerte étant donnée dans des postes de contrôle électriques par le déclenchement d'une sonnerie et la coupure était localisée par simple lecture sur un circuit réduit qui simulait, sur plan, le circuit du barrage sur le terrain.

L'ensemble technique du barrage comprenait ainsi une haie électrifiée continue, protégée des deux côtés par un grillage assez haut destiné à empêcher les bêtes de se jeter sur la haie. Ce dispositif matériel était complété par deux chemins de ronde : l'un, simple piste à l'intérieur des grillages pour permettre la visite et l'entretien de la haie électrifiée par les troupes à pied; l'autre, à l'extérieur des grillages, côté ami, constitué par une piste bien entretenue permettant la circulation en permanence de véhicules blindés dont la mission, dite de « herse mobile », était de patrouiller jour et nuit et d'aller vérifier les renseignements donnés par les postes de signalisation de coupures tenus par des détachements d'électromécaniciens.

Le barrage, sur toute sa longueur, était tronçonné en secteurs de 10 km délimités par des postes d'alimentation électrique et de signalisation de coupures. Dans les zones boisées, le barrage principal était doublé de réseaux secondaires supplémentaires, dénommés ▶

Bellée



Le cap Roux, sur la côte du Nord constantinois, région frontalière où sont installés des postes radar. La ligne Morice, partie d'El-Ma-el-Abiod, aboutit à la mer, près de La Calle. En face, c'est la Tunisie, et la région du « bec de canard », entre Souk-Ahras et la côte. Région d'infiltration importante, où tout est mis en œuvre, dès 1957, pour la rendre imperméable. ▶

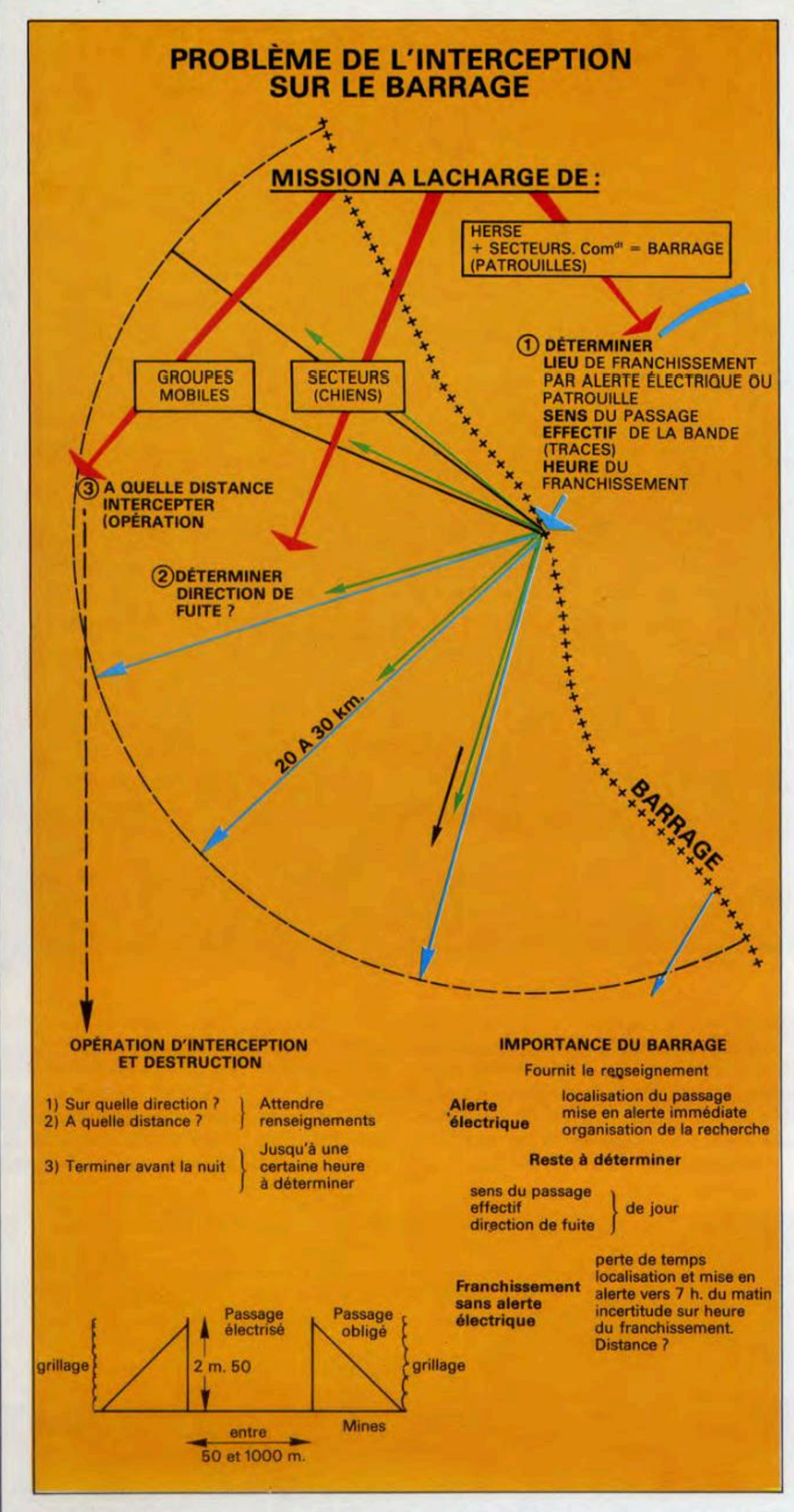


SCHÉMA DE LA CONCEPTION DU BARRAGE SUR LA FRONTIÈRE TUNISIENNE ET DU PLAN D'OPÉRATIONS CONTRE LES INFILTRATIONS

janvier 1957 : l'armée d

« Cerbères » qui constituaient les mailles d'un filet plus difficile à franchir et fournissant des renseignements plus complets.

La construction du barrage a commencé dans le Constantinois fin 1956 en deux chantiers : l'un partant du nord, en bord de mer (La Calle), et poussant vers le sud en direction de Souk-Ahras ; l'autre partant du sud d'El-Ma-el-Abiod et poussant vers le nord en passant par Tébessa.

C'est dans la région de Souk-Ahras et entre Souk-Ahras et la mer que les tentatives de franchissement par le F.L.N. étaient les plus probables. C'était, en effet, en face de cette zone qu'était situé, en territoire tunisien, le plus gros des camps de l'A.L.N., à l'abri dans la zone boisée du bec-de-canard. Côté Algérie, le terrain, jusqu'à la région de Guelma et même de Philippeville, était très favorable à l'infiltration d'éléments importants. Tout portait à désigner cette région comme celle où devait se situer l'effort principal.

Le dispositif d'interception

C'est au début de janvier 1957 que fut décidée la manœuvre d'ensemble et mis en place le dispositif et les moyens d'interception. Le général Vanuxem commande l'ensemble du territoire situé entre la mer et El-Ma-el-Abiod. Il a la responsabilité de l'interception sur l'ensemble du Constantinois ; ayant à sa disposition de gros moyens, il organise ainsi sa manœuvre.

En avant du barrage sont placés quatre régiments, aux ordres du général Balmitgere : le 3e régiment étranger d'infanterie, la 1re brigade de chasseurs, le 153e régiment d'infanterie mécanisé, le 26e R.I.M., chargés de la couverture du barrage et d'une première interception.

Sur le barrage, six régiments blindés sont chargés de la « herse » : le 31e dragons, le 18e dragons, le 1er régiment de spahis marocains, le 1er R.I.C., le 1er régiment de hussards, le 2e R.I.C.

En arrière du barrage, les secteurs tenus par le 8e régiment de tirailleurs sénégalais, le 151e R.I.M., le 60e R.I., le 152e R.I.M., le 4e R.E.I., le 6e R.S.M. occupent toute la profondeur du terrain et constituent, par leur dispositif, une véritable toile d'araignée dans les fils de laquelle les bandes rebelles doivent se prendre.

Se surimposant à ce dispositif, cinq régiments de parachutistes sont placés en « chasse libre » sur les grands axes d'infiltration de l'adversaire. Il s'agit, du nord au sud, des 1er R.E.P. du lieutenant-colonel Jeanpierre, 9e R.C.E. du

lieutenant-colonel Buchoud, régiment d'appelés, 14e R.C.P. du lieutenant-colonel Ollier, régiment d'appelés, 8e R.P.C. du lieutenant-colonel Fourcade, régiment d'engagés coloniaux, 3e R.P.C. du lieutenant-colonel Bigeard, régiment d'engagés.

L'action de ces cinq régiments d'intervention était coordonnée par le colonel Craplet, adjoint au général Vanuxem.

L'Alouette, P.C. volant

Les commandants des régiments de paras disposent de moyens de commandement et logistiques importants, leur conférant le maximum de rapidité d'intervention : hélicoptères, moyens radio, camions, antennes de réparation et de ravitaillement. Ils disposent également de moyens d'appui (artillerie, aviation) assouplis dans leur emploi. Ils sont maîtres de leur manœuvre et les ordres de transmission leur donnent accès en direct à tous les réseaux de renseignements sur lesquels ils sont en écoute permanente, saisissant au vol et exploitant en direct tous les messages apportant des renseignements sur l'activité adverse. Ils sont même dotés d'un matériel ultramoderne de transmission en expérimentation leur permettant en tout lieu, et grâce à de simples antennes orientables, d'entrer sans fils dans tous les réseaux téléphoniques.

Ces régiments de paras, constitués en groupes mobiles, sont placés en arrière du barrage, sur la « toile d'araignée » des secteurs, agissant en souplesse et avec rapidité. Ils ont latitude de s'adjoindre, sur simple appel et selon les besoins, les troupes où ils opèrent dans des structures hors hiérarchie, hors arme d'origine, hors unités. Cette organisation est dictée seulement par les exigences de la situation. « C'est le mieux placé ou celui qui a l'action en main qui commande. » Les plaies d'amour-propre seront pansées le lendemain autour d'un « pot »...

Seul l'Alouette, hélicoptère rapide, véritable P.C. volant équipé de moyens radio permettant d'entrer dans tous les réseaux des troupes à terre, infanterie et artillerie, et dans les réseaux aériens, donne la possibilité d'assurer le commandement dans les conditions imposées par cette bataille rapide, mobile et sans front. La tactique consiste à chercher la bande rebelle qui a franchi le barrage, au début de la nuit, et a pris du large ; de lui interdire les zones de fuite ; de la retrouver, de l'encercler et de la détruire, tout cela dans la journée sous peine de lui laisser le bénéfice d'une nuit supplémentaire qu'elle mettra à profit



INSIGNES D'UNITÉS AFFECTÉES A LA SURVEILLANCE DU BARRAGE

De haut en bas et de gauche à droite : **9e R.P.C., 4e R.E.I., 14e R.C.P., 3e R.E.I., 2e R.E.P., 153e R.I., 26e R.I., 152e R.I., 1er R.E.P., 151e R.I., 60e R.I., 18e R.C.P.**

et l'on exige des paras une sorte de gageure : la guerre de demain...

pour s'éloigner et éclater en petits détachements plus difficiles à saisir.

Les mots qui résument les ordres du général Vanuxem définissant la manœuvre et la mission des régiments de paras sont peu habituels au traditionalisme des guerres bien réglées, mais ils sont sans ambages :

Mission prioritaire à laquelle il faut tout sacrifier :

Agir par la manœuvre souple et rapide ;

Exploiter l'avertissement du barrage pour l'interception et la destruction des convois par des groupes mobiles et tous moyens réunis dans les délais les plus brefs ;

Les groupes mobiles comprennent le régiment de parachutistes et les moyens fournis à la demande par les groupes et les secteurs ;

Les groupes mobiles agiront dans toute la profondeur de la zone, en avant ou en arrière du barrage. Ils agiront en autonomie, cela soit sur ordre, soit à leur initiative ;

Les secteurs apporteront le soutien le plus complet aux groupes mobiles opérant sur leur territoire ou dans leur voisinage, dans les domaines du renseignement, des opérations et de la logistique ;

Le travail du commandant...

Les commandants des régiments de paras, aux ordres directs du général commandant la zone, reçoivent mission d'interdire tout passage, de détruire les bandes dans la zone définie pour chacun d'eux, sans toutefois être tenus par des limites étroites. Leur action autonome sera menée à leur initiative sur les renseignements en leur possession, sur les suggestions des commandants des secteurs ou sur ordres du général commandant la Z.E.C. (zone Est constantinois) ;

Les commandants des secteurs soutiendront de leurs moyens l'action purement opérationnelle des régiments de parachutistes sur la demande de ceux-ci pour les opérations à mener dans les limites ou à proximité de leurs secteurs, notamment par des renforts de la valeur au moins d'un bataillon d'infanterie à trois compagnies, d'un escadron et d'une batterie.

Et en conclusion de ces ordres :

Cette organisation, caractérisée par sa souplesse et sa facilité d'adaptation à l'ennemi et au terrain, est d'une forme trop classique encore devant les subtilités de l'adversaire et ne répond pas dans sa lettre aux exigences de la guerre que nous menons.



Marbot

Elle trace sur le sol des limites qui ne sont nécessaires que pour les actions traditionnelles, alors que la chasse aux bandes mobiles et rapides requiert la poursuite à travers tous les terrains et en dépit de tous les obstacles.

La hiérarchie qu'elle impose paraît ordonner des décisions planifiées et asseoir des responsabilités, alors qu'elle doit surtout susciter les initiatives et leur donner l'ampleur de l'effort qu'elles méritent dans les délais les plus brefs pour leur octroyer l'efficacité.

Pour définir le genre de chefs qu'appelle une telle manœuvre, que soit imaginé le travail des états-majors qui reçoivent à 1 heure du matin de tels ordres à faire exécuter au lever du jour, et que soit imaginée aussi la souplesse de manœuvre à laquelle sont parvenues les unités qui exécutent sur le terrain, décrit en ces termes, dans l'amphi d'une école militaire pour la formation des capitaines et des commandants.

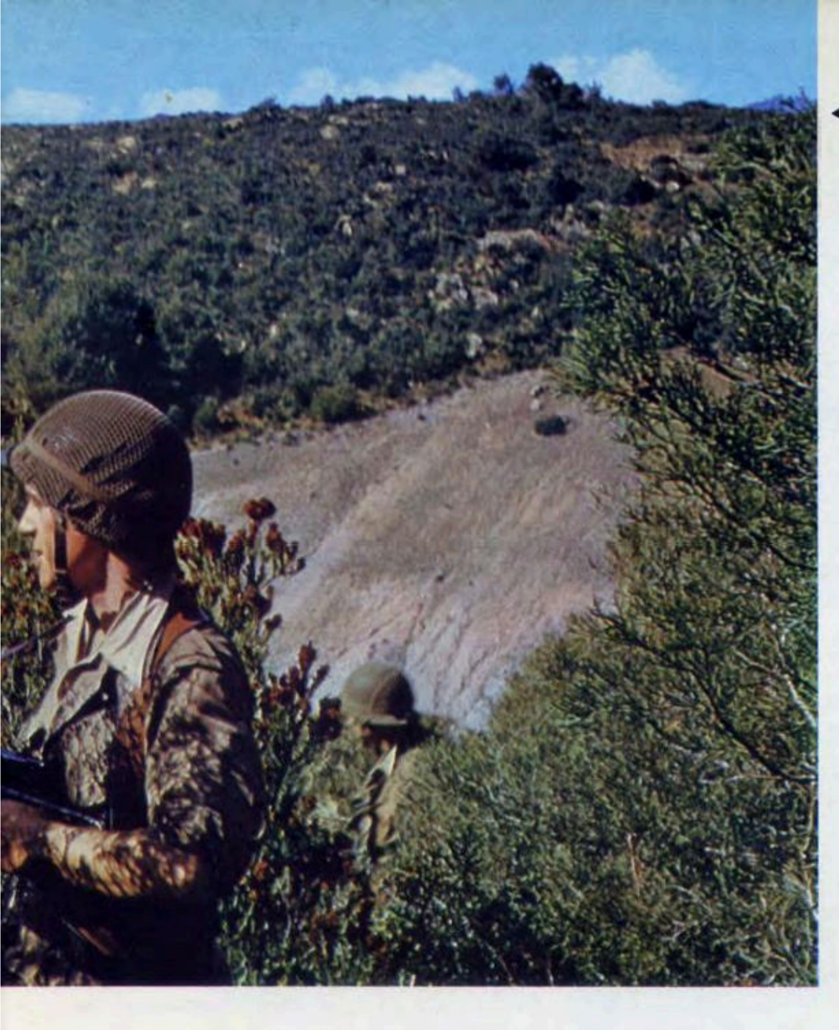
Pour votre formation, songez au travail d'un commandant de groupe mobile assisté d'un seul capitaine et qui, dans une seule journée :

a) *monte quatre opérations engageant chaque fois une dizaine de compagnies ;*

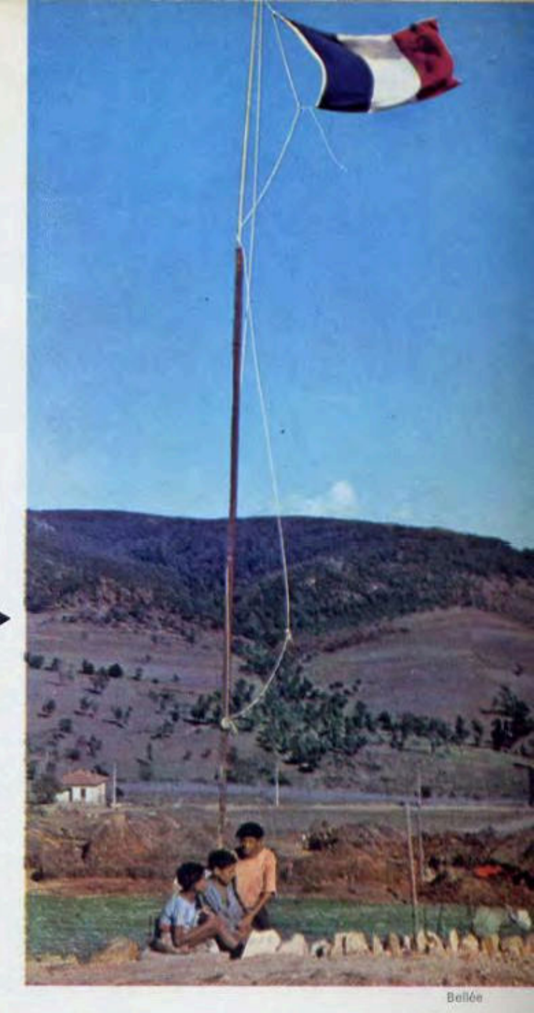
b) *assiste à trois « briefings » en des lieux différents ;*



Colonel Buchoud



◄ Groupe opérationnel, sur la frontière. Une bataille rapide, mobile et sans front pour interdire toute fuite. Ce sont des paras. Cinq régiments de parachutistes, placés « en chasse libre » aux points où les bandes rebelles sont signalées, épaulent les troupes de secteur.



La Croix, poste ► frontière français, à 21 km du port de La Calle. Au-delà, c'est Aïn-Draham, en Tunisie. Un de ces petits cantonnements en bordure du « bec de canard », sanctuaire des troupes A.L.N. de Tunisie. La Croix sera harcelée inlassablement.

Bellée

c) *assure la direction de huit héliportages;*

d) *effectue trois à quatre heures de vol en « Alouette »;*

e) *déplace trois fois son P.C. sur le terrain.*

... et celui du capitaine

Songez au travail du chef de bataillon qui s'engage trois fois dans la même journée avec tous ses moyens dans trois opérations différentes, dont les points d'application sont à des distances de l'ordre de 30 à 50 km l'une de l'autre.

Songez à ce capitaine qui s'est posé le 28 avril, à 10 heures, en hélicoptère, avec sa compagnie, à 200 mètres des rebelles, leur démolit une section, ramène trois armes automatiques, se trouve de nouveau engagé à 18 heures, embarque en véhicule dans la nuit, fait quatre heures de route, se trouve à minuit à 20 km de son point de départ, est engagé au petit jour, est démonté à 8 heures, puis engagé de nouveau à midi, après quatre heures de camion, repris en hélicoptère à 15 heures et porté à nouveau au contact des rebelles. Ceci est l'histoire du capitaine Bremmont, le 28 et le 29 avril 1958.

Songez enfin au temps qu'il reste à ces chefs, à tous les échelons, pour étudier les missions, donner les ordres, placer les moyens, déplacer les P.C. La radio est devenue trop lente pour suivre une telle cadence. Seuls l'hélicoptère, le véhicule pouvant évoluer sur tout terrain, une logistique solide, une technique éprouvée et une grande souplesse de manœuvre permettent cette guerre qui préfigure par certains de ses aspects celle qu'on nous décrit pour demain!

En conséquence, pour conserver à cet ordre toute sa valeur, les chefs, à tous les échelons, voudront bien s'inspirer, pour leurs applications, d'un esprit de coopération qui refusera toute limitation ►

◄ Dans les djebels, les patrouilles ne cessent pas. Même les fils de paysans de la Beauce, même les citadins, se sont habitués aux longues marches en terrain escarpé et à la rocaille.



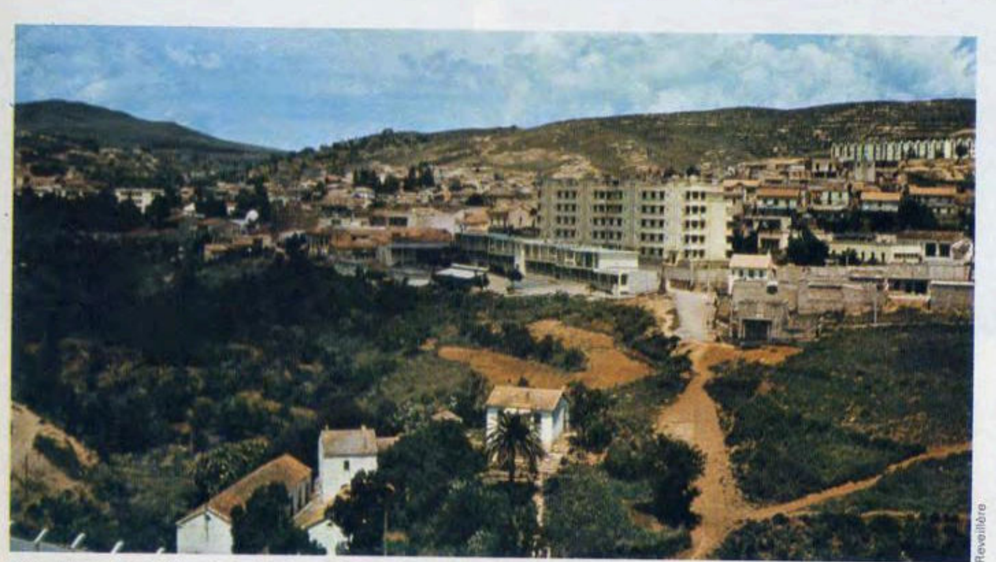
Scène de la guerre ► d'Algérie qui ressemble à la campagne d'Italie. Entre deux opérations, des hommes fourbus, casqués, portant encore leur tenue de combat.

Colonel Buchoud





Les paysages changent, la menace reste la même tout au long de la frontière. Des maisons de pêcheurs de La Calle aux murs secs de Tébessa, on tendra la ligne Morice.



Souk-Ahras. C'est là qu'aboutit la partie du barrage qui part de La Calle. L'autre partie vient d'El-Ma-el-Abiod.

le sens du combat bouscule la hiérarchie!

de terrain, de temps ou de responsabilités pour atteindre le but défini dans ces missions.

L'action commande et la raison de la discipline est le renseignement.

La concrétisation de ce style apparaît dans un message conservé à titre d'exemple, reporté ici fidèlement, expédié par radio le 23 février à 0 h 30 par un commandant de régiment de paras à son général à la suite de renseignements recueillis sur le terrain infirmant ceux obtenus précédemment.

Primo. *Vous demande de placer un escadron du 18e dragons dès que possible en bouclage sur la route Souk-Ahras-Gambetta et faire rechercher renseignements par poste Calleja.*

Secundo. *Je lance immédiatement mon escadron et escadron du 152e R.I.M. actuellement à mes ordres en bouclage entre Souk-Ahras et Dréa.*

Tertio. *Disposerai pour 6 h 30 ensemble mon régiment entre Zarouria et Dréa pour ratissage, soit vers l'est, soit vers l'ouest.*

Quarto. *Cette action sera complétée vers le sud par mon groupement du 152e R.I.M.*

Quinto. *Ces actions seront utilement prolongées au nord et au sud. Nord pourrait être confié à un élément du 60e R.I. et actionné par vos soins. Sud, à un élément du 152e, également actionné par vos soins.*

Sexto. *Ai donné ordres à tous éléments 152e R.I.M. Vous demande prévenir 60e R.I., 18e dragons, 4/8e R.A. Annulation opération précédemment prévue. Stop et fin.*

C'est dans cet état d'esprit et dans ce style que fut préparée la bataille des frontières, début 1957, dans le Constantinois.

En février, tout le dispositif est en place. C'est dans le nord, entre Duvivier et Souk-Ahras, que la plupart des combats vont se dérouler, jusqu'au 30 avril, journée qui sera à la fois décisive et fatale pour le F.L.N. H

P. BUCHOUD



Face à face, deux hommes dont le nom reste attaché à la bataille des frontières. *A gauche,* le colonel Buchoud, qui commanda, pour des bilans impressionnants, le 9e R.C.P., et, *à droite,* le général Vanuxem, qui commanda toute la région qui va de La Calle à El-Ma-el-Abiod.

DANS ALGER, APRÈS LE CAUCHEMAR F.L.N.



Coll. particulière

Oran : le cap Falcon un dimanche. La fin de la « bataille d'Alger » a eu des répercussions dans toutes les grandes villes. Après la dislocation de leurs réseaux les dirigeants du F.L.N. ont cherché refuge dans les maquis des djebels et surtout à l'extérieur, en Tunisie, au Maroc ou en Égypte. En outre l'achèvement des barrages aux frontières interrompt ou réduit la relève des *fidayin* tués ou emprisonnés. Certes, tout danger n'est pas écarté, mais partout la population reprend ses habitudes et les plages ont de nouveau le visage de l'insouciance, presque de la paix. Le cauchemar des derniers mois est oublié.

LE 24 septembre 1957, l'arrestation, dans la Casbah, de Yacef Saadi, le chef de la zone autonome d'Alger par les colonels Godard, commandant le secteur Alger-Sahel, et Jeanpierre, le « patron » des bérets verts du 1er R.E.P., a mis un point final à la vague d'attentats qui ensanglantait Alger depuis le mois de janvier.

La population européenne respire. Pendant des mois, elle a supporté un incroyable calvaire, vécu des journées dramatiques. Durant cette période où les nerfs de chacun étaient soumis à une tension nerveuse insoupçonnable de l'autre côté de la Méditerranée, aucun civil n'a pu quitter les siens le matin sans se demander avec angoisse s'il les reverrait le soir. Maintenant que Yacef Saadi, l'homme qui a fait régner la terreur sur une ville de 700 000 habitants, est entre les mains des parachutistes, l'atmosphère va changer.

Au soulagement immense que leur procure la fin du terrorisme urbain s'ajoute, pour les Européens, l'espoir de voir le calme revenir dans toute l'Algérie avec l'anéantissement des ▶

une bâtisse déserte entourée de barbelés, c'était "la Corniche"

rebelles de l'intérieur. Ils se disent en effet qu'il n'y a aucune raison pour que les paras de Massu, qui ont si bien réussi à Alger, ne remportent pas une victoire aussi nette dans le djebel. Alors, c'est simple : au lieu d'envoyer des rappelés qui se font massacrer, que la métropole expédie en Algérie quelques régiments supplémentaires de « léopards ». Eux, au moins, sauront s'y prendre pour « casser » du fellagha ! Le problème, évidemment, est de savoir où on les prendra, ces renforts de parachutistes !

B.B. reprend ses droits

Toutes les troupes aéroportées se trouvent déjà en Algérie et le commandement les met à toutes les sauces. Dès qu'il y a un coup dur quelque part, ce sont les paras qu'on appelle. Plus tard, c'est avec ces unités d'élite que le général Challe constituera les fameuses réserves générales qui seront engagées dans de grandes opérations de nettoyage dans les secteurs les plus pourris, tel le massif de Collo.

Débarrassé de la peur qui le paralysait, Alger se remet à vivre avec cette incroyable vitalité qui stupéfie le visiteur. Le port reprend son activité. Les chantiers de construction redémarrent. Comme le couvre-feu a été repoussé à 1 heure, une certaine vie nocturne reprend. Rue Michelet, les terrasses de l'Otomatic et de la Cafeteria ont retrouvé leur clientèle de jeunes gens et de jeunes filles. Plus rien ne rappelle les attentats à la bombe du mois de janvier. On savoure le plaisir de prendre un verre, de flirter, de discuter sans qu'il soit besoin de s'assurer qu'une consomma-

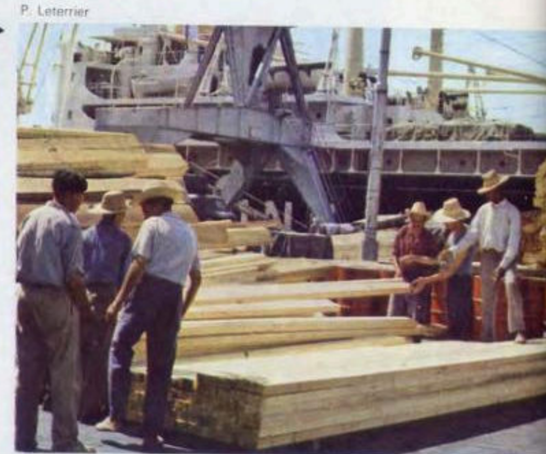


Coll. particulière



J.-B. Ferracci

◀ Les rues de la ville reprennent aussi leur vrai visage, et l'on peut y flâner sans être hanté par la menace des attentats.



P. Leterrier

Sur les quais ▶ d'Alger, le travail a repris depuis que le F.L.N., battu en brèche, a desserré l'étau des ordres de grève générale.



Medard

Plus nombreux ▶ que les verres d'eau refusés aux militaires, il y avait les apéritifs qu'on offrait aux jeunes soldats, invités du dimanche.

Les pieds-noirs sortent du cauchemar de dix mois de terrorisme. On peut à nouveau circuler autour d'Alger. Dans la ville, les explosions ont pris fin. Alors, la vie reprend, dans son style d'avant la tourmente. Les pique-niques retrouvent leur charme, le dimanche, arrosés de vins du pays.



Au Club hippique d'Alger, entre la Ville blanche et Maison-Carrée, l'entraînement continue, contre vent et marée. Jusqu'en 1955, on y accueillait des Jumpings internationaux, que la guerre interrompit. On y voyait alors défiler des cavaliers comme d'Oriola, Pat Smith... et tant d'autres !

Coll. particulière

trice anonyme et discrète n'a pas laissé un sac de plage sous sa table.

Les cinémas du centre et de Bab-el-Oued, qui avaient vu leur chiffre d'affaires dégringoler pendant la « bataille d'Alger », refont le plein. Pour peu que B.B. soit à l'affiche, c'est la queue sur le trottoir. A côté de ces signes évidents de détente, il y en a d'autres moins perceptibles peut-être pour l'étranger qui débarque, mais tout aussi significatifs d'un état d'esprit. Ils se manifestent dans les rapports de tous les jours, la reprise des vieilles habitudes comme le fait, par exemple, d'aller au moins une fois par semaine manger des brochettes et des rognons grillés chez Bitouche, rue de Tanger, ou dans les cafés de la rue de Lyon à Belcourt et de l'avenue de la Marne à Bab-el-Oued.

Le dimanche soir, à Fort-de-l'Eau, à quelques kilomètres à l'est d'Alger, c'est la pause-merguez au retour des plages qui portent des noms de corsaires : Surcouf, Jean-Bart, La Pérouse. Il est pratiquement impossible de se garer dans la rue principale de cette localité célèbre pour ses primeurs. Fort-de-l'Eau, en plus de ses tomates et de ses poivrons, c'est un peu la capitale de la brochette.

Des brochettes et des merguez, il y en a tellement sur les nombreux grils installés en plein air que leur odeur chasse au loin les vapeurs d'essence et l'oxyde de carbone des voitures qui roulent au pas entre une double haie de casse-croûteurs. Ici, les grillades, qui se marient si bien avec le rosé bien frappé, se dégustent avec le pain mahonnais, bien différent d'aspect et de goût de la baguette parisienne.

A l'ouest, le pôle d'attraction, c'est une certaine brasserie de Pointe-Pescade. Pas très loin du Casino de la Corniche. Depuis l'attentat à la bombe du mois de juin il n'a pas rouvert ses portes. Il est désormais entouré de barbelés comme un fortin isolé en plein djebel. Ce sont les gendarmes mobiles qui l'occupent.

Un mariage d'amour avec les paras !

On va à Pointe-Pescade pour se régaler de poissons et de crevettes frits ou grillés. Petits rougets, sardines, calmars, crevettes rouges sont servis au prix fort dans des assiettes lilliputiennes et il faut attendre longtemps une table. Tout en mastiquant, on regarde passer le flot des voitures qui rentrent sur Alger en rangs serrés. La mer est toute proche avec ses curieux cabanons sur pilotis. Immuable et éternellement envoûtante...

Cette tranquillité et cette sécurité si miraculeusement retrouvées après le fracas des bombes et le sang versé, les Algérois les doivent non seulement aux parachutistes, dont l'action a été, certes, brutale mais décisive, mais également aux policiers et aux gendarmes étroitement associés. Pour les Européens cependant, les seuls vainqueurs de la « bataille d'Alger », ce sont les paras. C'est à eux que revient le mérite d'avoir démonté le mécanisme de l'organisation secrète mise sur pied par Yacef Saadi et de l'avoir neutralisé pièce par pièce, rouage par rouage jusqu'au sommet de la pyramide.

S'ils peuvent circuler de nouveau dans les rues de leur ville sans risquer la balle dans la nuque du tueur du F.L.N., s'asseoir à la terrasse d'un café ou sur les gradins d'un stade sans sauter sur une bombe, prendre un autobus sans être déchiqueté par un colis piégé, c'est parce que la Casbah a été nettoyée de ses réseaux terroristes par les bérets verts du 1er régiment étranger de parachutistes du colonel Jeanpierre, les bérets bleus du 1er régiment de chasseurs parachutistes du colonel Mayer, les bérets rouges du 3e régiment de parachutistes coloniaux du colonel Bigeard et les zouaves du colonel Marey.

Il est bien normal, alors, que les Algérois se soient pris d'amour pour leurs paras au point d'en faire des idoles. En 1956, on les admirait déjà

◄ Les sorties dominicales, rites sacro-saints chez les pieds-noirs. L'été, c'était la mer, la ruée vers les plages. L'hiver les « coins » tranquilles, du moins redevenus tranquilles...

Sidi-Ferruch. Point de débarquement des Français, en 1830, et point de ralliement des amateurs de pêche, avec le temps. Une des plus belles plages du littoral algérois.

La vie a repris son cours et nul n'imagine que, cinq ans plus tard, un but de « promenade » sera l'aéroport de Maiso Blanche : accompagner ceux qui partent en abandonnant tout... ▼

Coll. particulière

pour les paras, sauveurs de la ville, venait brusquement l'heure de la "cote d'amour"

pour leur courte campagne d'Égypte. Leur victoire sur les troupes de Nasser avait été saluée avec d'autant plus de joie qu'elle portait indirectement un sérieux coup au moral des rebelles.

En septembre 1957, leur cote auprès de la population européenne est au sommet. Quand Massu traverse la ville pour gagner son P.C. d'Hydra dans sa vieille 403 jaune sable, il y a toujours des passants pour s'arrêter et l'applaudir. Aux terrasses des cafés, les jeunes officiers et sous-officiers parachutistes, la vareuse camouflée largement échancrée sur leur poitrine bronzée, le pantalon bien serré sur les jambes, le ventre plat, le lourd pistolet accroché au ceinturon de toile sont entourés d'un cercle d'admirateurs et d'admiratrices.

Bigeard, style « Club Méditerranée »

On les écoute raconter leurs « coups ». On apprécie leur décontraction apparente, leur souplesse, la force tranquille qui se dégage d'eux. On fait des comparaisons entre leur allure de seigneurs et celle des bidasses du contingent...

Partout où les paras se montrent, c'est le succès. Quelle que soit la couleur de leur béret. Dans les bals, ils ont toutes les jolies filles pour danser. Cette popularité auprès des Algéroises ne va pas sans provoquer une certaine amertume dans les autres unités où l'on grogne parce que, décidément, les paras « roulent un peu trop les mécaniques ». Il arrive même que des bagarres éclatent. Parfois avec des civils, agacés eux aussi par les conquêtes des « léopards ».

Mais ces petits incidents ne sont rien à côté des liens amicaux, affectueux même, qui se nouent de jour en jour entre les Européens et ceux qu'ils considèrent comme leurs sauveurs. En quelques mois, les parachutistes sont non seulement entrés dans l'histoire de la guerre d'Algérie, mais aussi dans le cœur des civils. Ils sont accueillis à bras ouverts dans toutes les familles, admis et même recherchés par la bourgeoisie. C'est ainsi que quelques-uns se laisseront prendre au jeu et finiront par épouser des filles d'agriculteurs, de commerçants, d'artisans, d'ouvriers pieds-noirs. Démobilisés, ils se fixeront à Alger et ils retrouveront leurs anciens camarades de régiment dans les grands moments qui attendent leur heure : le 13 mai 1958, les barricades, le putsch des généraux...

La plupart des unités qui ont participé à la « bataille d'Alger » ont leur base arrière dans les environs de la



Coll. particulière

ville. Le 1er régiment étranger de parachutistes est installé à Zéralda, à une quarantaine de kilomètres. Bigeard, lui, a choisi un décor pour le Club Méditerranée : le site de Sidi-Ferruch. Avec ses pins et sa plage, c'est le lieu de repos et de détente idéal pour ses gars du 3e R.P.C. Des garçons qui viennent du contingent et qu'il a modelés, façonnés, selon ses conceptions du devoir et de la guerre subversive. Ce ne sont pas des surhommes, mais simplement des hommes bien préparés moralement

B. Robinet



et physiquement au combat. Ils se battent avec fougue et une science consommée de la guérilla parce qu'ils savent pourquoi et qu'ils croient en leur victoire, sans pour autant sous-estimer ou mépriser l'adversaire.

Le camp de Sidi-Ferruch est un but de promenade pour les Algérois, qui connaissent bien cette magnifique forêt. A Pâques, c'est à l'ombre de ses pins que les familles dégustent la traditionnelle mouna. Maintenant, on va à Sidi-Ferruch pour voir le parachutiste X... ou le caporal Y... qui sont devenus le copain du fils aîné ou le fiancé de la cadette. Ils ne sont pas toujours là car les compagnies sont implantées à Alger et poursuivent le démantèlement des derniers réseaux terroristes. Ils occupent des écoles, des villas réquisitionnées, de vieux palais qui datent de l'occupation turque.

Loi-cadre : rien ne va plus

Au cours de l'automne de 1957, la popularité des parachutistes est telle qu'elle aura une curieuse incidence sur les jouets. A l'approche des fêtes de Noël, en effet, dans les grands magasins, c'est la ruée sur les panoplies du petit para. Rien ne manque. Tenue camouflée, insigne, béret rouge, ceinturon et pistolet mitrailleur en matière plastique. C'est d'un goût discutable mais les fabricants sont des hommes d'affaires, pas des moralistes. Ils ont compris que cette année-là la mode serait non plus à la cape et au chapeau de Zorro ou à l'uniforme de pompier, mais à la tenue guerrière.

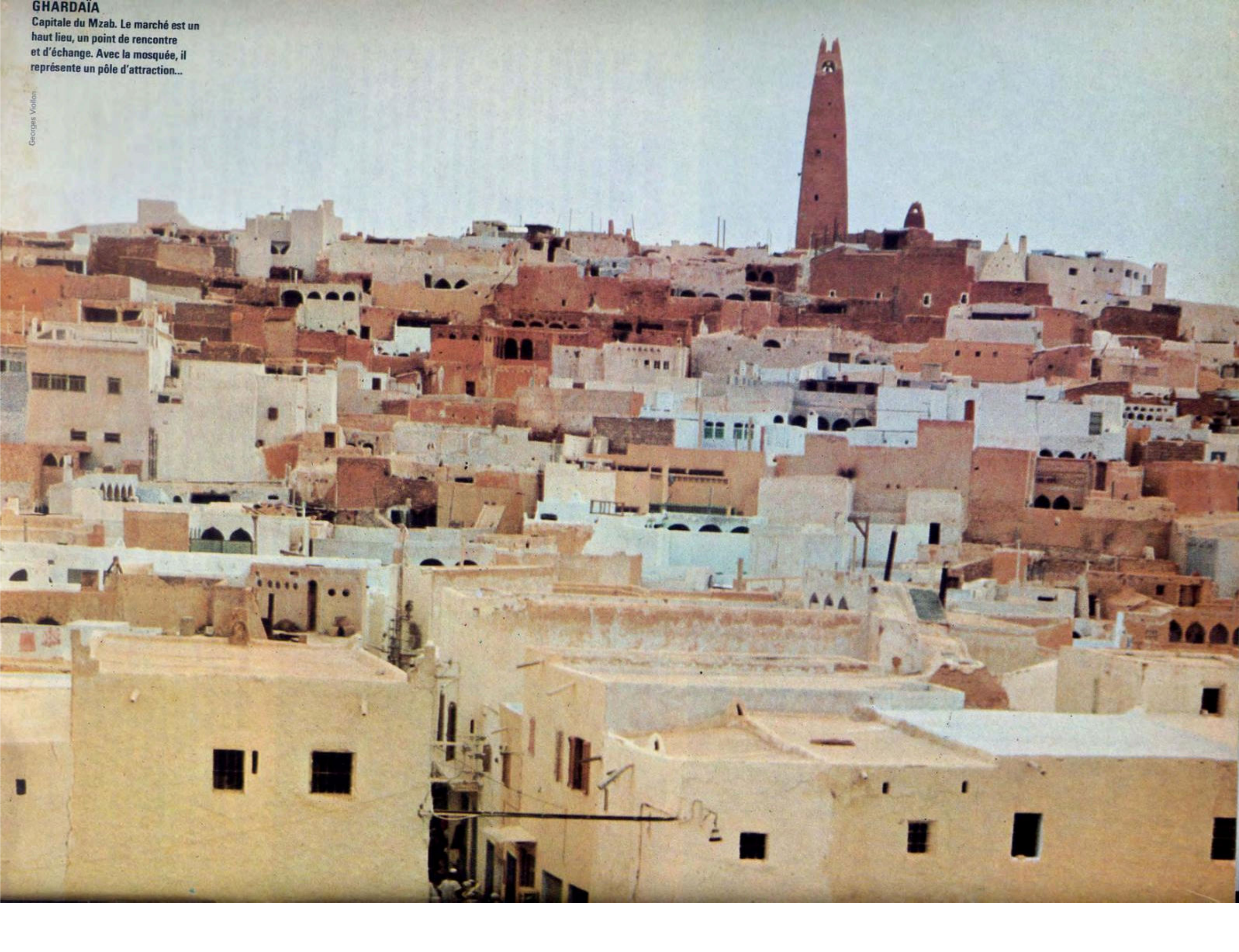
Le 26 décembre au matin, dans beaucoup de quartiers, on verra apparaître des dizaines de petits parachutistes braquant leur mitraillette de bazar sur d'imaginaires terroristes.

Des terroristes, il n'y en a pratiquement plus dans Alger. Ceux qui ont échappé aux forces de l'ordre se sont une nouvelle fois enfuis au maquis. L'heure est à la détente des esprits et Robert Lacoste en profite pour lancer son projet de loi-cadre. Le climat se gâte immédiatement. Les ultras se déchaînent, appuyés par la très grande majorité des pieds-noirs que la peur d'être trahis, abandonnés, n'a jamais quittés vraiment. Si cette loi est votée, c'en est fini de la souveraineté française si souvent proclamée par les gouvernements, puisqu'elle revient à ce qui a été toujours repoussé avec force par les élus européens : le collège unique.

C'est une analyse plus que sommaire mais elle va pourtant alimenter une très forte campagne contre le ministre résidant. Ulcéré, Robert Lacoste voit sa popularité baisser. Il n'y a pas si longtemps, il était acclamé dans la rue. Aujourd'hui, il est relégué dans le clan des bradeurs.

Le 18 septembre, une grève générale a été évitée de justesse parce que Massu, qui avait été chargé de la briser aussi brutalement, au besoin, que la grève du F.L.N. de janvier, a fait savoir qu'il « cintrerait » les Européens. Cette menace a fait l'effet d'une douche froide. Personne, pourtant, ne peut imaginer les paras chargeant les Européens. Par mesure de prudence, le Comité d'entente des anciens combattants, les étudiants et les différents groupements « Algérie française » ont décidé de rapporter l'ordre de grève « devant les impératifs militaires de la lutte contre la rébellion ». H

Francis ATTARD



GHARDAÏA
Capitale du Mzab. Le marché est un haut lieu, un point de rencontre et d'échange. Avec la mosquée, il représente un pôle d'attraction...

Georges Viollon



F.L.N. ET A.L.N. CRISE GRAVE

CE n'est qu'au début du mois de juin 1957 que les quatre membres du C.C.E., passés de l'intérieur à l'extérieur de l'Algérie, reprennent leurs délibérations régulières. Entre le départ d'Alger et les retrouvailles de Tunis, il s'est écoulé plusieurs semaines fertiles en péripéties.

Krim et Ben Khedda, qui sont passés par l'est et qui ont franchi, le plus souvent à dos de mulet, de nuit, les 700 km séparant les deux capitales, ont échappé de justesse à des unités françaises qui encerclaient le P.C. du chef de la wilaya 3, Si Nasser (Mohammedi Saïd), puis les forces de protection de l'autre haut responsable venu les accueillir, le chef de la wilaya 2 Si Abdallah (Ben Tobbal). Abane et Saad Dahlab sont arrivés sans encombre à Médéa (Dahlab a voyagé dans la voiture de l'ancien président de l'Assemblée algérienne Abderrahmane Farès), mais, en wilaya 4, ils ont failli, eux aussi, se faire encercler et capturer dans une forêt, et, en wilaya 5, ils ont connu de nouveaux périls, notamment dans la région d'Aflou, où le commandant du secteur, Si Brahim – le futur colonel Lotfi – a eu bien du mal pour les conduire jusqu'au P.C. du chef de la wilaya, Abdelhafid Boussouf.

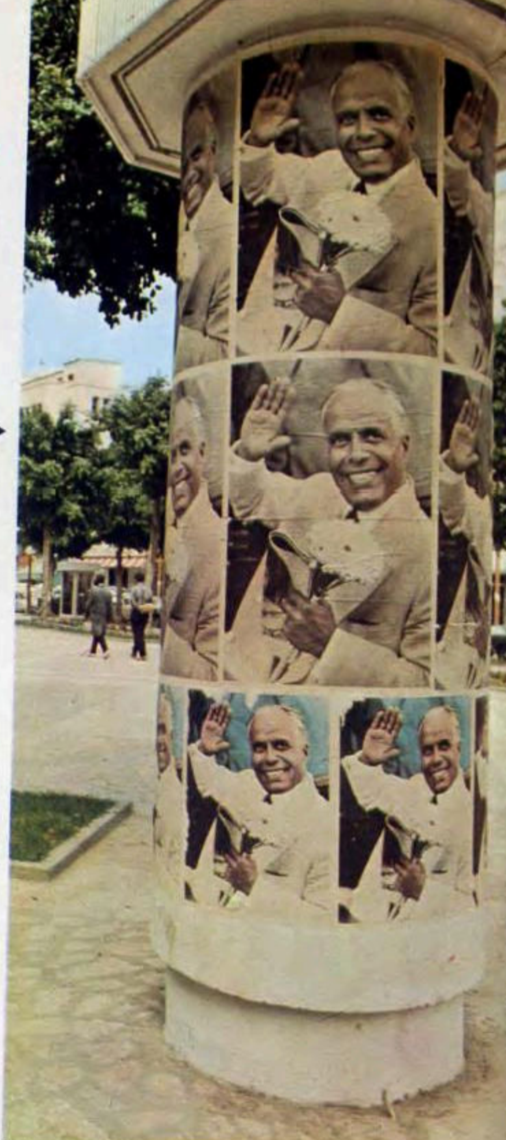
Une fois la frontière algéro-marocaine passée, Abane s'est arrêté à Tétouan, où il a pris contact avec les émissaires du sultan du Maroc Mohammed V par l'intermédiaire de l'ambassadeur du souverain chérifien à Madrid, Abdelkhalek Torres. Dahlab a pris l'avion pour Le Caire, où il a fait, à l'intention des journalistes, un exposé politique (traduit en anglais par M'hamed Yazid et en arabe par Abdelhamid Mehri, ambassadeur itinérant du F.L.N. au Moyen-Orient). Puis il a gagné Tunis, où il a retrouvé ses trois compagnons au siège du F.L.N., 24-26, rue Es-Sadikia.

Réorganisation militaire

La première initiative prise par le C.C.E. est de rétablir la liaison avec la zone autonome d'Alger et avec son chef, Yacef Saadi, qui n'a pas cessé de se plaindre de manquer d'informations et de directives. Krim Belkacem écrit à Yacef Saadi une lettre dans laquelle il déclare que les quatre dirigeants ont l'intention de reprendre leur poste de combat en Algérie, dès que ce sera possible, et où il demande déjà, quant à lui, qu'on lui trouve « un refuge sûr » à Alger même.

Le C.C.E., cependant, n'est pas sans savoir que les choses tournent de plus en plus mal pour le F.L.N., dans la capitale, et que la 10e division de parachutistes est en train de gagner, au moins provisoirement, la partie. C'est pourquoi la décision est prise de n'envoyer dans la zone autonome d'Alger que des combattants et des militants sûrs qui s'infiltreront par petits groupes et qui maintiendront la continuité de l'organisation, en attendant des jours meilleurs.

La « restructuration » F.L.N.-A.L.N., à laquelle le C.C.E. consacre ses premiers travaux, porte beaucoup plus, en fait, sur de nouvelles formes de coordination des activités des différentes wilayas. Cette coordination s'effectuera désormais, au niveau de la logistique, à l'intérieur de l'Algérie, par un système de consultations régulières entre commandants d'unités de plus en plus légères et de plus en plus mobiles (la tactique des « gros bataillons » est définitivement abandonnée) et, au niveau de la stratégie globale, au sein de « comités opérationnels » fonctionnant près de la frontière algéro-tunisienne (Ghardimaou) pour les wilayas 1, 2 et 3, et près de la frontière algéro-marocaine (Oujda) pour les wilayas 4, 5 et 6. Les « comités opérationnels » pourront s'appuyer, pour s'approvisionner en armements et en effectifs, sur des « bases » implantées assez loin



Documentation arabe

Après la débandade d'Alger, le C.C.E., exécutif du F.L.N., gagne Tunis et le siège de la rébellion, 24-26, rue Es-Sadikia. Sur les murs, les colonnes Morris de la ville, le sourire triomphant de Bourguiba, saluant d'une main l'avenir et de l'autre tenant le bouquet de fleurs de jasmin, bien tunisien. ▶



G. Mandery-C.E.D.R.I.

◀ **Tunis, ville paisible, indolente, heureuse, à l'heure où l'Algérie se débat dans un conflit qui la déchire. Elle devient la capitale du F.L.N., et le restera jusqu'en 1962. Ville témoin, aussi, des querelles intestines de l'organisation dissidente. Après la « bataille d'Alger », le torchon brûle, entre les chefs de la rébellion, et les tendances vont s'affronter jusqu'à certaines « liquidations ».**



G. Mandery-C.E.D.R.I.

Place Bab-Souika, dans un des quartiers populaires de Tunis. La capitale du nouvel État indépendant devient, en 1957-1958, l'asile politique et diplomatique du F.L.N. en exil. La révolution algérienne s'y place sur orbite.

derrière les frontières : en Libye, la « base de Tripoli », commandée par Mostefa Ben Aouda, en Tunisie, la « base de Tunis », commandée par le colonel Ouamrane, assisté du commandant Kaci, et, au Maroc, la « base de Nador ».

La question du contrôle des passages d'armes entre ce petit port marocain et les P.C. de l'A.L.N. au-delà de la frontière algéro-marocaine, de Nemours au Sahara, est la première qui soulève à Tunis un grave problème d'autorité. S'il reconnaît que le C.C.E. est l'instance suprême du F.L.N., l'état-major qui commande en Oranie n'entend nullement, en effet, se dessaisir de ses prérogatives en ce domaine : les directives qu'il reçoit de Tunis sont âprement discutées et parfois même refusées.

Propagande, syndicalisme, diplomatie

Le chef de la wilaya 5, Boussouf, et Abane Ramdane sont tous deux des organisateurs méthodiques et des « patrons » intraitables.

Prenant complètement en main les affaires de propagande et de presse, Abane décide de faire disparaître l'organe du F.L.N., *Résistance algérienne*, dans ses trois éditions A, B et C et de faire d'*El-Moudjahid* « le grand journal qui jouera un rôle décisif, tant sur le plan de la doctrine que sur celui de l'animation politique ».

Abane s'occupe activement de cette relance avec Messaoudi, pour le journal en arabe et, pour le journal en français, avec une équipe dynamique principalement composée d'Ahmed Boumendjel, de Frantz Fanon – le psychiatre martiniquais qui a quitté son service à l'hôpital de Blida-Joinville et qui a opté pour la nationalité et le combat algériens – de Pierre Chaulet et de Serge Michel, autre Algérien d'origine européenne. A partir de juillet 1957, *El-Moudjahid* édition française sera dirigé, sous le contrôle d'Abane, par Reda Malek, ancien étudiant en philosophie à la Sorbonne et responsable de l'U.G.E.M.A.

Abane met aussi l'accent sur la nécessité de grouper les Algériens, qui sont de plus en plus nombreux à travailler en Tunisie, en une puissante organisation syndicale dépendant de la direction de l'U.G.T.A.

Il s'appuie principalement, pour mener à bien cette opération, sur les secrétaires nationaux de l'U.G.T.A., Rachid Gaït, Abdelaziz et Djilani Embarek, et sur un militant expérimenté, Ramoun Dekkar, longtemps clandestin à Alger et récemment arrivé à Tunis. Les rapports entre dirigeants politiques et syndicaux de la résistance algérienne se font de plus en plus étroits, à telle enseigne que le C.C.E. prend l'habitude de tenir ses réunions dans la discrète villa que Rachid occupe dans le quartier résidentiel du Belvédère.

Le développement du syndicalisme algérien est, pour Abane, important non seulement sur le plan politique, mais sur le plan diplomatique car la Confédération internationale des syndicats libres (C.I.S.L.), dont fait partie l'U.G.T.A., doit tenir à Tunis, le 5 juillet, son congrès mondial, en présence du président et d'un secrétaire général de cette organisation, Omar Becu et Olden Brok, et une occasion unique s'offre là de faire progresser les thèses du F.L.N. dans les milieux occidentaux.

A cette époque, d'ailleurs, la diplomatie F.L.N. marque des points aux ▶

Krim veut former un gouvernement en exil Abane : "c'est trahir le congrès du 20 août"


Dalmas

◀ Ben Khedda, un des membres du C.C.E. Il rejoint Tunis, avec Krim. Les deux hommes échappent de justesse à l'armée et, après 700 km, touchent au but.


Tallandier

◀ Boussouf. Il commande la wilaya 5, celle d'Oranie, et a installé son P.C. au Maroc, à Oujda. Il recevra Abane, et Dahlab, qui fuient l'Algérie.


Tallandier

◀ Krim Belkacem, le plus proche compagnon d'Abane Ramdane aux premiers jours de la rébellion, deviendra son adversaire, en exil.



Rue Es-Sadikia, à Tunis, où le F.L.N. va diriger la révolution, à partir de fin 1957. C'est là que sont installés les bureaux du Front.

U.S.A. Du côté des démocrates, le sénateur John Kennedy, habilement influencé par M'hamed Yazid et son adjoint Chanderli, présente au Congrès, le 2 juin, une résolution dans laquelle il incite le gouvernement des États-Unis à « rechercher soit par l'intermédiaire de l'O.T.A.N., soit par les bons offices du premier ministre de Tunisie et du sultan du Maroc, une solution qui reconnaîtra la personnalité indépendante de l'Algérie ».

Abane ne manque pas d'exploiter à fond ce succès auprès de Bourguiba, qui a toujours été très sensible à l'opinion des milieux libéraux américains. Sa tâche est facilitée, d'autre part, par les initiatives de l'armée française qui déclenche de vastes opérations de « ratissage » aux confins algéro-tunisiens.

Gouvernement ou Comité de libération ?

Estimant qu'une telle victoire ne doit pas dispenser le F.L.N. de se tourner aussi du côté de Nasser, les deux subtils diplomates du C.C.E., Dahlab et Ben Khedda, commencent à mener une astucieuse politique d'équilibre entre Tunis et Le Caire, ces deux capitales antagonistes du monde arabe, dans le dessein d'amener les Égyptiens, tout comme les Tunisiens, à augmenter leurs envois de fonds et d'armes au F.L.N.

Ouamrane, dépêché au Caire, passe de fructueux accords à ce sujet avec Nasser, tandis que les « missions F.L.N. » qui sillonnent le Moyen-Orient (mission d'Ahmed Francis, d'Abderrahmane Kiouane et de Toufik El-Madani à Damas, mission du cheikh Bachir El-Ibrahimi et d'Ahmed Bouda à Bagdad) obtiennent des résultats non négligeables.

Lors d'une réunion du C.C.E. tenue à la mi-juin et consacrée, en principe, à un tour d'horizon diplomatique, Krim Belkacem, se prévalant de tous ces succès, affirme péremptoirement que le moment est maintenant venu de donner au F.L.N. une « direction très étoffée » capable de faire fonctionner une puissante machine militaire, politique et administrative et de donner ainsi une dimension nouvelle au combat mené sur le plan international comme sur le plan intérieur.

Cette prise de position, qui va dans le sens des leaders préconisant, à plus ou moins long terme, la formation d'un gouvernement algérien en exil, surprend Abane, car Krim Belkacem avait toujours préconisé jusque-là le respect des statuts du F.L.N. votés au « congrès de la Soummam » qui stipulent, dans leur article 41, que les membres du C.C.E. doivent obligatoirement résider en Algérie. Si l'ancien chef de la wilaya 3 abandonne désormais la thèse du « retour à l'intérieur du pays » des dirigeants les plus haut placés de la résistance, Abane, lui, n'entend pas renoncer à cette option.

Les dents longues

La controverse qui oppose ainsi Krim Belkacem à Abane n'est pas fortuite. Si le premier en arrive à se dresser, ouvertement sinon publiquement, contre le second, c'est qu'il y est plus ou moins poussé par les différents chefs de wilaya avec lesquels il est, plus que tout autre membre du C.C.E., en contact permanent du fait de ses fonctions – officieuses sinon officielles – de chef d'état-major de l'A.L.N.

Les *comingmen* de la deuxième génération de la résistance ont, en vérité, les dents longues. La révolution algérienne, comme toutes les révolutions, dévore souvent ses propres enfants, mais elle fait aussi « monter » des chefs nouveaux surgis de la masse anonyme au combat. Les plus forts et les plus hardis de ces chefs, au sein du F.L.N., ne se laissent guère impressionner par le prestige des anciens. Retournant contre les organisateurs du « congrès de la Soummam » leur dialectique de la « primauté de l'intérieur sur l'extérieur », ils font valoir que, demeurés plus longtemps qu'eux au maquis, ils sont plus proches des combattants des wilayas que les leaders d'un C.C.E. vaincu à Alger et exilé à Tunis. Ils s'accommodent de plus en plus mal de l'autoritarisme d'Abane, et ils le disent de plus en plus vigoureusement à leur interlocuteur le plus direct, Krim Belkacem.

Le premier qui rue ainsi dans les brancards est Ben Tobbal, qui arrive à Tunis fin juin, après avoir confié le commandement de la wilaya 2 à son adjoint, Ali Kafi. La manière dont il tient la dragée haute à Abane impressionne les deux colonels – Ouamrane et Chérif Mah-


A.F.P.

Yazid. Grâce ▶ à son action, la diplomatie du F.L.N. marque des points. C'est, au bout du compte, Yazid, Saad Dahlab et Abane Ramdane qui sont les vraies « têtes ».


G. Ménager

Ben Tobbal, ▶ dit « le Chinois ». Il vient du maquis du Nord constantinois, dont il est le chef. Un « dur » de l'A.L.N.


Keystone

Lebjaoui. Un ▶ modéré, commerçant à Alger. Désigné par Abane à la tête de la Fédération de France et arrêté en 1957, il ne sera libéré qu'en 1962.


Coll. particulière

moud – qui l'ont déjà précédé dans la capitale tunisienne et elle impressionnera aussi, lorsqu'il arrivera à son tour à Tunis, un mois plus tard, le chef de la wilaya 3, Mohammedi Saïd (qui laissera, lui, son commandement à Amirouche).

Abdelhafid Boussouf sera le dernier des « colonels de 1956 » à passer à l'extérieur puisqu'il ne quittera l'Algérie qu'en août, mais dès juin, le chef de la wilaya 5 n'hésite pas à adresser, dans ses lettres à Krim Belkacem, des reproches acerbes contre Abane, qu'il accuse de vouloir le « court-circuiter » au Maroc.

L'affaire Goëau-Brissonière

Toutes ces critiques des colonels contre le C.C.E. portent beaucoup plus, en définitive, sur des problèmes spécifiques se rapportant aux différentes wilayas (déficience des transmissions ou de l'approvisionnement en armes, etc.) que contre la stratégie ou la politique générale de la direction de la résistance.

L'acceptation ou le rejet de ce « wilayisme » naissant constitue la ligne de clivage, encore floue mais déjà caractéristique, qui partage, à Tunis, au sein de l'équipe dirigeante du F.L.N., deux groupes distincts : d'une part, Abane et ses deux fidèles lieutenants, Ben Khedda et Dahlab, et, de l'autre, Krim Belkacem et les colonels. Les seconds reprochent aux premiers les « erreurs d'appréciation » qu'ils auraient commises à Alger en déclenchant une grève universitaire, puis une « grève générale de huit jours » qui, selon eux, ont coûté trop cher à la population algérienne. Se considérant, d'autre part, comme des « militants en uniforme », ils remettent en cause le principe posé au « congrès de la Soummam » – défendu farouchement par Abane – de la priorité du politique sur le militaire.

Dans ce climat, déjà tendu, de nouveaux orages éclatent lorsque se déroulent les péripéties de ce que l'on appelle l' « affaire Goëau-Brissonière ».

Dépêché de Tunis par le ministre des Affaires étrangères, Christian Pineau, et par le polytechnicien Boulloche, le collaborateur le plus libéral du nouveau président du Conseil Bourgès-Maunoury, pour savoir dans quelles conditions pourraient être renoués les fils – rompus par Guy Mollet – d'une négociation secrète entre le gouvernement français et le F.L.N., l'avocat parisien Goëau-Brissonière assiste, en tant qu' « observateur », au congrès de la C.I.S.L. et profite de son séjour dans la capitale tunisienne pour rencontrer secrètement, entre le 5 et le 10 juillet, des responsables du F.L.N. tels que Yazid, Ahmed Boumendjel, le syndicaliste Rachid Gaït et l'avocat constantinois Aït Ahçène, délégué du Front en Allemagne. Tous lui disent que les pourparlers franco-F.L.N. pourraient reprendre si Paris acceptait de reconnaître le droit de l'Algérie à l'indépendance et proposent un « débat au fond » dès qu'un rapport sur les « entretiens exploratoires » aura été remis au C.C.E., d'une part, au gouvernement français, de l'autre. Abane, qui mène le jeu, fait envoyer un « message d'information » à Ben Bella par l'un des avocats du leader algérien, Abdelmajid Chaker, leader du Néo-Destour tunisien, qui prend l'avion de Paris en même temps que Me Goëau-Brissonière.

Il faut réunir le C.N.R.A.

Robert Lacoste, toujours ministre résidant en Algérie, et Max Lejeune, porte-parole des chefs militaires français, ne sont pas d'accord cependant sur cette « ouverture » et la « torpillent » en faisant arrêter Me Chaker, le 11 juillet, à son arrivée à Orly.

A Tunis, Abane est mis dans une situation difficile devant ses adversaires qui, au sein de la direction du F.L.N., lui reprochent, d'une part, de se montrer moins intransigeant avec les Français qu'il ne le montre dans ses déclarations publiques, et, d'autre part, de ménager Ben Bella alors qu'il avait toujours prétendu que le prisonnier de la Santé et ses compagnons de détention – Boudiaf, Aït Ahmed et Khider, sans parler même de Rabah Bitat – devaient être « laissés hors circuit ». Tout le problème des rapports entre le C.C.E. issu du « congrès de la Soummam » et les « chefs historiques » du F.L.N. emprisonnés est de nouveau posé.

Les questions qui divisent les dirigeants du F.L.N. sont maintenant si nombreuses et si diverses que tous s'accordent à dire qu'elles doivent être tranchées par l'instance souveraine de la révolution algérienne : le C.N.R.A. Le 27 juillet, la décision est effectivement prise d'en convoquer les membres, un mois plus tard, au Caire. H

Albert Paul LENTIN

L'AIDE DU MAROC

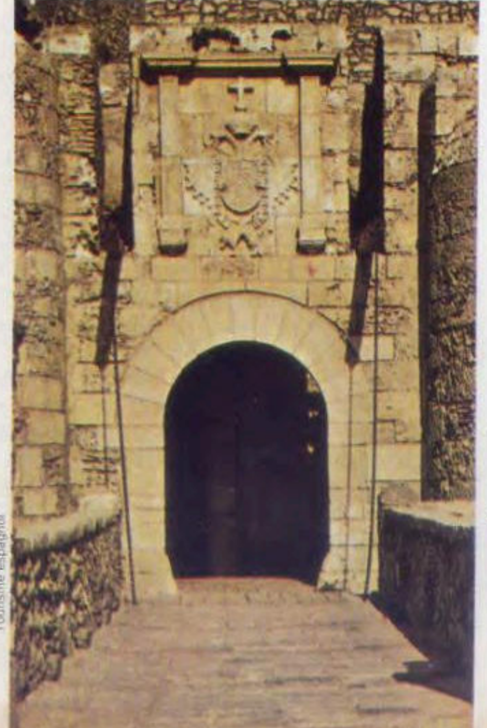
Dès le début de l'insurrection algérienne, le Maroc avait servi de base logistique pour d'éventuelles opérations en Oranie. Le 1er novembre 1954, à 80 kilomètres à l'ouest d'Oran, sur la plage de Turgot, dans la région d'Aïn-Témouchent, avait lieu une tentative de débarquement au moyen de petits bateaux partis la veille de la zone espagnole du Nord marocain. La police judiciaire découvrira, entre Rio-Salado et Er-Rahel, des dépôts de bombes de fabrication artisanale (tubes de fonte bourrés d'explosif et de grenaille) qui devaient servir à l'exécution d'attentats dans les villes et les campagnes.

C'est dans l'ex-zone espagnole du Rif, où Franco avait recruté, en 1936, ses meilleures troupes de choc (*regulares* et tabors) pour se lancer à l'assaut de la péninsule, que les nationalistes algériens vont implanter leurs bases d'instruction des troupes et cadres de la future Armée de libération nationale. Le P.C. s'installe à Nador, non loin de la Moulouya, qui avait formé la frontière entre le Maroc français et le Maroc espagnol. A quelques kilomètres au nord-ouest se trouve le port franc de Melilla, territoire de quelques dizaines de kilomètres carrés qui jouit d'un statut spécial : la ville est considérée comme espagnole (c'est un *presidio*, ou zone de souveraineté) et elle est rattachée administrativement à la province de Malaga. La frontière algérienne est à quelques kilomètres plus à l'est, au-delà du cap des Trois-Fourches. Dans la petite rade de la *Mar Chica*, les bateaux de contrebandiers pourront, pendant de longs mois, débarquer impunément leurs cargaisons d'armes et de munitions, jusqu'au moment où la marine nationale recevra enfin l'autorisation de mettre fin à ce trafic. Mais à huit cents kilomètres au sud, aux confins des territoires algéro-marocains, les immensités désertiques de la région de Tindouf permettent le passage de caravanes dont chacune transporte des armes et du matériel de guerre. Les Reguibat, qui nomadisent en permanence du territoire contrôlé par les Espagnols à celui contrôlé par les Français, sont passés maîtres dans la pratique de la contrebande.



Palacio

Aux confins du désert, près de la frontière marocaine, Tindouf, capitale des Reguibat, nomades et contrebandiers.



Tourisme espagnol

◄ Vieille porte à Melilla, dont les murailles datent des XVe et XVIe siècles. A cette époque, Melilla devint espagnole. Au temps des Phéniciens, on l'appelait Rusadir. A l'heure actuelle, c'est une des plus belles cités du littoral africain.

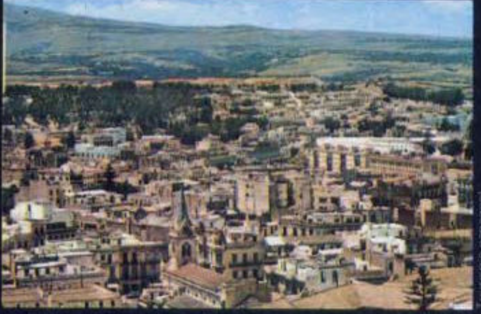
Le camp d'instruction de Nador

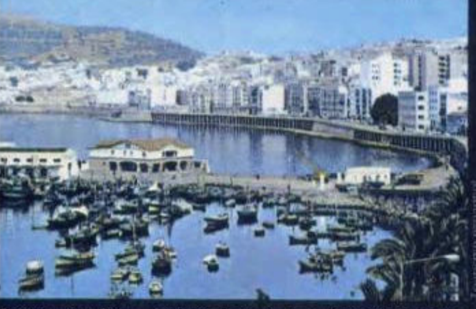
Ce camp de Nador, sur lequel Fouques-Duparc, maire d'Oran, président de l'importante Fédération des maires d'Algérie et ancien secrétaire d'État à l'Aviation, attira à de nombreuses reprises l'attention du gouvernement en lui demandant des bombardements de représailles, avait été créé pour être le centre d'instruction de l'Armée de libération marocaine qui opérait surtout dans les monts des Beni-Snassen et le Rif tout proches. Cette A.L.M. était commandée par un Algérien, le docteur Khatib, familier du sultan Mohammed V et ami du général Valino Garcia, ex-haut-commissaire du gouvernement de Madrid au Maroc et commandant en chef de l'armée espagnole en zone Nord. Deux des responsables du F.L.N. en Oranie : Larbi Ben M'Hidi et Abdelhafid Boussouf, firent de fréquents séjours à Nador. Dès 1954, Ben M'Hidi commande la wilaya 5, Abdelhafid Boussouf lui succédera avant de devenir ministre de l'Armement du G.P.R.A. C'est lui qui fera transférer à Oujda le siège de la wilaya 5 ; l'état-major qu'il avait sous ses ordres dans la capitale du Maroc oriental disposait d'une armée des frontières de plus de 2 000 hommes sur pied de guerre, constitués en mintakas (bataillons), katibas (compagnies) et sections équipées chacune de deux fusils mitrailleurs de type Bren ou de mitrailleuses légères MG 42 de provenance allemande ayant une puissance de feu de 2 000 coups/minute.

Pendant de longs mois, les maquis de l'Ouest algérien ne disposeront que de vieilles carabines italiennes Stati et de quelques mausers. Rares sont les armes automatiques, et encore ne s'agit-il, la plupart du temps, que de mitraillettes Sten dont la fragilité est connue. Les pourvoyeurs du Maroc ont stocké 900 pièces de meilleure qualité car on y trouve des armes espagnoles et américaines, dont des carabines USM 1 de


Tanger, ville internationale, où se font tous les contacts.


Nador. Toute cargaison peut y être destinée au F.L.N.


Melilla, port franc, enclave espagnole près de Nador.


Ceuta, port franc, bâtie sur un isthme, face à Gibraltar.


Oujda, un centre de transit entre le Maroc et l'Algérie.

calibre 30 et des P.M. Thompson (calibre 45).

Mais la capture du petit navire égyptien *Athos* par la marine française quelques jours avant l'arrestation de Ben Bella prive la base de Nador de l'important armement promis par Le Caire.

Palacio


1957 : l'Espagne garde une armée en Afrique sur ses possessions de la zone Nord. Son chef : Valino Garcia.

Le colonel Nasser, selon les rapports, mettait à la disposition du F.L.N. 5 000 fusils anglais Enfield 303, 500 fusils mitrailleurs Bren et 3 000 grenades quadrillées Mills. Un de ces envois (1 500 pièces) était déjà parvenu en Oranie *via* Nador.

Cette aide marocaine à la rébellion algérienne – substantielle comme on vient de le voir – permet à l'A.L.N. d'instruire, d'armer ou de ravitailler les 8 500 maquisards mis à la disposition de la wilaya 5, à savoir : 1 500 dans la région Oran-Mostaganem-Mascara ; 2 000 dans la région Sidi-Bel-Abbès - Mercier-Laoombe - Aïn-Témouchent - Beni-Saf ; 2 000 dans la région Tlemcen-Nemours-Nedroma ; 3 000, enfin, dans la région Sud couvrant Tiaret-Frenda-Aflou-Saïda, à la charnière des territoires sahariens et de l'Algérois.

Oujda : garnison de l'A.L.N.

Lorsque la flambée de terrorisme vient ensanglanter la région de Tlemcen, au printemps de 1956, les services de renseignements militaires sont avertis de la présence de volontaires marocains parmi les rebelles algériens qui ont opéré dans les arrondissements de Turenne-Marnia. Dès lors, le préfet d'Oran demande des renforts à l'armée et le général Widerspach-Thor, commandant la division, va mobiliser les jeunes classes de pieds-noirs pour former des bataillons ruraux de protection qui sont envoyés en bordure de la frontière marocaine pour essayer d'empêcher les infiltrations. Ces bataillons de protection deviennent « tirailleurs algériens », c'est dire que les soldats et sous-officiers musulmans y figurent dans une proportion relativement importante. Le F.L.N. ne va pas laisser passer une telle occasion de faire parler de lui tout en ramenant dans ses rangs des éléments de valeur (qui ont souvent fait leurs preuves en Indochine) et en récupérant des armes.

Dès lors, les incidents vont se multiplier dans cette zone. Une unité moderne arrive d'Allemagne pour garder la frontière. L'hôpital d'Oujda reçoit à la fois des blessés français, victimes des coups de main du F.L.N. aux abords de la frontière et des rebelles touchés par les balles françaises et ramenés de l'autre côté des lignes par leurs camarades en retraite.

Les civils eux-mêmes n'échappent pas au danger et, bientôt, les camps du F.L.N. installés au nord et au sud d'Oujda dans le fief de l'amel (ou gouverneur civil) Mohamed Ould Omar Hamidou, notamment ceux de Berguent et de Zekkara, et ceux implantés dans le djebel de Taforalt et du Zegzel ne vont pas tarder à recevoir de nombreux otages.

Il y en eut plus d'une cinquantaine, dont vingt civils, parmi lesquels trois femmes, tous enlevés sur la route entre Zoudj-el-Beghal, Marnia et Turenne. Deux seulement seront rendus à leur famille : Mlle Gomez, de Nemours, et le maire de Lavayssière. Les familles des militaires reçurent des lettres des disparus, postées à Tanger.

Verrouiller la frontière marocaine devenait dès lors une nécessité. Le premier projet étudié en commun par les ▶



Bail

◄ Par les confins marocains, les armes de contrebande provenant des ports francs de Tanger, Ceuta et Melilla passaient en Algérie, avant la construction du barrage de l'Ouest, entre le Maroc et l'Oranie. Il ira de la mer, près de Port-Say, jusqu'à l'oasis de Colomb-Béchar. 800 kilomètres.

Les camps algériens ► au Maroc. Ici, l'entrée du poste qui porte le nom de Ben M'Hidi. Par des sentiers détournés, une recrue arrive de France pour s'enrôler dans l'A.L.N. A sa droite les commandements du *djoundi* (combattant) : « Sois inflexible dans ton honneur, sobre dans la vie, etc. »

par la route des contrebandiers, les katibas du colonel Boumediene

services de l'igame d'Oran, Pierre Lambert, et ceux du corps d'armée d'Oran, ne concernait que la partie montagneuse du Nord et les steppes qui s'étendent au sud de Sebdou. C'était là, en effet, la traditionnelle route des contrebandiers qui venaient vendre en Oranie les marchandises non taxées en provenance des ports francs de Tanger, Ceuta et Melilla. Ces itinéraires passaient par les monts des M'Sirda, Traras et Fouagas, les gorges du Khémis et le djebel Amar dont les sommets culminent à 1 500 mètres. Mais c'était donner au barrage ouest la valeur de la ligne Maginot en 1940 : efficace contre tout franchissement de face, il pouvait facilement être contourné. Stoppés dans le nord, les rebelles n'avaient plus qu'à prendre la route du sud. Par la suite, le barrage électrifié et prolongé jusqu'au Sahara allait se révéler d'une terrible efficacité et les katibas du colonel Boumediene devaient en faire la tragique expérience.

Ce barrage de fils de fer barbelés était souvent triplé ou quadruplé et parcouru par un courant à 5 000 volts. Il allait de la mer, près de Port-Say jusqu'à Colomb-Béchar, à 800 kilomètres au sud, en suivant la ligne Bab-el-Assa-Marnia - Sebdou - El-Aricha - Aïn-Sefra - Beni-Ounif en coupant les monts des Ksour. Les zones qui l'environnaient étaient soumises à une observation aérienne constante pendant la journée et contrôlées de nuit et de jour par des

Soudani, un ancien d'Indochine, trahit

EN 1956, au 42e B.T.A., une section commandée par le lieutenant Navarre reçoit l'ordre de faire mouvement pour protéger le pont du chemin de fer Oujda-Oran qui, à cet endroit, passe entre le douar Tralimet et le barrage des Beni-Bahdel qui ravitaille Oran en eau potable. Plusieurs fois déjà des charges explosives ont fait sauter les traverses de la voie ferrée et les stations de pompage échelonnées tout au long des 160 kilomètres de la conduite.

La section s'installe et forme aussitôt un point de protection entouré d'un réseau de barbelés. La même nuit, une sentinelle entend un bruit suivi d'une exclamation : « Ils ont franchi les barbelés ! »

Le soldat fait les sommations d'usage et, n'obtenant pas de réponse, tire pour alerter le chef de poste. Deux autres sentinelles tirent à leur tour. C'est alors que le caporal-chef Abdelkader Soudani, qui, avant d'être chauffeur de taxi à Oran, avait servi en Indochine où il avait été cité à l'ordre et décoré, sort de la tente du P.C., armé de son pistolet. Le lieutenant Navarre croit qu'il va organiser la défense et s'efforce d'obtenir une liaison radio avec le bataillon. Mais le poste a été saboté.

Lorsque Navarre sort à son tour de la guitoune, six de ses hommes sont blessés ou tués par les rafales de mitraillette que Soudani a lâchées sur eux. Ce dernier se retourne, aperçoit son chef et tire dans sa direction, le blessant légèrement à la tête. Le lieutenant, gardant son sang-froid, ordonne au sergent Dahan de s'installer sur un parapet et prend lui-même le fusil mitrailleur de la section. Il s'aperçoit alors que, comme le poste radio, l'arme bourrée de terre a été rendue inutilisable.

Soudani n'était pas seul à avoir monté le coup. Il est rejoint par trois autres tirailleurs avec lesquels il passe au travers des chicanes du réseau de barbelés, emportant trois fusils, un P.M. et des grenades. Les quatre déserteurs, ayant rejoint les hors-la-loi, vont entreprendre le siège du poste.

Mais le chef radio Simonet a réussi, en même temps, à se glisser le long de la voie ferrée. Il évite l'encerclement des rebelles et atteint la maison du garde-barrière d'où il peut téléphoner au P.C. du colonel Dudésert, à Marnia. Cependant, lorsque les renforts arriveront, les déserteurs et les attaquants auront réussi à décrocher et à passer la frontière à 10 kilomètres de là.

Léo PALACIO



Holmès-Lebel

postes radars. Des tirs d'artillerie pouvaient être déclenchés à tout instant en n'importe quel point du dispositif.

A l'intérieur de certaines limites, la région avait été systématiquement évacuée et le moindre groupe qui s'y aventurait était considéré comme ennemi. Sur plus de 300 kilomètres, en son milieu, le barrage s'écartait de la frontière marocaine entre El-Aricha et Aïn-Sefra. Mais là s'étendait un formidable glacis, véritable mer d'alfa, sans le moindre point d'eau, parsemé d'engins meurtriers comme les mines bondissantes.

Un échec dû à l'imprévu

Voici d'ailleurs un témoignage de cette efficacité extrait du journal de marche d'un chef de groupe accroché avec sa katiba sur le djebel Larbi, à 4 kilomètres de la frontière marocaine, au moment où il tentait de faire passer en territoire algérien une partie de la cargaison d'un navire yougoslave (des fusils d'assaut allemands Sturmgewehr portant encore la marque de l'aigle à croix gammée) :

« Première tentative, écrivait-il, premier jour du ramadan. Le silence de nos mortiers nous oblige à nous replier.

» Deuxième tentative, deuxième jour du ramadan. L'appui a été efficace. Aucun des postes ennemis n'a pu riposter à nos mortiers. Une brèche a été faite par nos bangalores dans la première ligne. Cependant l'ennemi posta de nombreux chars sur notre passage. Il était 2 heures du matin. Nous nous sommes repliés.

» Troisième tentative. Troisième jour du ramadan. Il y a eu des échanges d'obus et de balles. Nous nous sommes installés à proximité du barrage où nous n'étions pas tellement exposés aux projectiles. A moins d'une trentaine de mètres, à notre gauche, l'ennemi s'énerve et tire dans le vide. Il lance des grenades à fusil pour nous inciter à répondre. Nos bangalores éclatent et ouvrent le barrage. L'artillerie ennemie continue le feu et les chars signalent notre emplacement. L'artillerie ennemie place ses obus près de nous et sur les crêtes environnantes, tandis que les blindés tentent de nous bloquer le passage. Il nous restait encore des lignes électrifiées et une ligne de barbelés à aborder. Nous avons avancé : l'un de nos *djounoud* de l'escorte fait sauter une mine ; il a un pied arraché. Deux autres sont blessés. Nous nous sommes repliés sur la base arrière. Cette troisième tentative était un échec dû à l'imprévu... »

Incertains comités d'accueil

Il n'en reste pas moins que l'A.L.N. de la frontière ouest réussit à faire passer, au prix de combien de pertes, des hommes et du matériel aux forces de l'intérieur. Chacun de ces passages donna lieu à des accrochages où les meilleures troupes des réserves générales (légionnaires, tirailleurs, « coloniaux », parachutistes, commandos de marine) furent utilisées avec tous leurs moyens. Rares furent en conséquence les rescapés qui réussirent à retrouver les « comités d'accueil » chargés de les acheminer vers leurs points de destination. **H**

Léo PALACIO

John Batchelor



Pistolet mitrailleur allemand MP 38, calibre 9, longueur, crosse dépliée, 0,825 m, poids 4,300 kg, cadence de tir 500 coups/minute, vitesse initiale 395 m/s, chargeur de 32 cartouches.

Pistolet mitrailleur Thompson, modèle M. 1928 Al, calibre 45, poids 4,900 kg, longueur 0,856 m, cadence de tir 600 coups/minute, portée effective 730 m, capacité du chargeur 20 ou 30 cartouches.

Fusil Lee Enfield 303, modèle 1908, calibre 7,7, longueur 1,13 m, poids 3,930 kg, capacité : 10 cartouches, poids de la balle 11,03 g, vitesse initiale 744 m/s, baïonnette 0,44 m.

LE MZAB OÙ LA FOI DÉFIA LE DÉSERT



◀ Dans les ruelles de la vieille ville de Ghardaïa, les femmes musulmanes sans âge s'effarouchent au pas de l'étranger. Elles ont l'air de lourds oiseaux blancs, au corps impressionnant, à la tête minuscule. Leur voile – si on peut appeler cela un voile ! – est une triple couverture de laine blanche qui recouvre jusqu'à leur visage. Éternelles recluses.



Ghardaïa. Là, les ▶ Mozabites ont édifié leur capitale, en plein désert, sur ce qu'ils appellent la Chebka, qui veut dire « filet » en arabe. C'est un plateau pierreux rongé par le soleil et les vents de sable, où les oueds à sec dessinent sur le sol aride comme une désespérante résille. Un désert dans le désert, traversé par l'oued Mzab.

Georges Viollon

C'EST en venant de Laghouat et en se dirigeant plein sud que l'on prend contact avec le véritable désert saharien. Sol aride dont les multiples ravins lacèrent le plateau rocailleux ; terre stérile où l'apparition des buttes témoins et des vallées dessinées coïncide avec l'affleurement des calcaires. C'est une région « de filets et de dentelles », comme l'appellent les Arabes, qui lui donnent le nom de « Chebka ». C'est le désert de la solitude et les ibadites, au XI[e] siècle, vinrent y chercher refuge. Ils s'intégrèrent à la cuvette du Mzab et en prirent le nom, devenant ainsi les Mozabites (ou Mzabites).

A dire vrai, la communauté mozabite n'a échoué dans cette région d'épouvante qu'après de multiples émigrations. Aussi loin que l'on remonte dans le temps, on trouve des ibadites kharidjites, comme sont désignés les partisans d'une secte hérétique de l'islam. Pour les ibadites (ou abadites), leur religion n'est pas distincte de celle de l'Islam. Au contraire, ce sont eux qui détiennent la foi : celle du Coran, qu'ils entendent suivre à la lettre — « ne rien ajouter ni rien retrancher ». Ils se considèrent comme les seuls véritables musulmans dont le Coran est le livre de la vie tout entière. Pour les Arabes, les Mozabites sont des hérétiques.

Un tel état d'esprit ne peut que favoriser le fanatisme religieux, attiser les haines. C'est pourquoi leur histoire est celle de leurs persécutions. Mascate-et-Oman, Zanzibar, la Grande Comore, Madagascar, la Tripolitaine, Djerba en Tunisie, Kairouan, Tiaret, où ils fondèrent un empire, sont autant d'étapes où la gloire se mêla à la souffrance.

Le Mzab, désert brûlant

Les luttes religieuses, dès le VIII[e] siècle, montrent aux ibadites qu'aucun accord ne pourra jamais être conclu avec les Arabes. Dès lors, contraints d'abandonner Tiaret, ils s'enfoncent dans le désert, là où les Romains ne sont jamais allés. Ils atteignent Sedrata, près d'Ouargla, dans un exode que certains comparent à celui, plus récent, des Mormons en marche vers le Grand Lac Salé.

Chassés de Sedrata, ils s'implantent


J.-C. Péret

dans « le désert des déserts », à l'intérieur d'une cuvette d'où émergent, tout le long des crêtes qui l'enserrent, des rochers aux teintes livides qui paraissent calcinés par le soleil : c'est le Mzab, d'où ils ne bougeront plus.

Il y a maintenant neuf siècles que les Mozabites défoncent les oueds pour mettre à nu l'assise gypseuse avec laquelle ils édifient leurs maisons. Ils longèrent d'abord la gouttière sablonneuse de l'oued Mzab pour édifier leur ville et creusèrent des puits à la recherche de la nappe albienne. Car l'oued Mzab purement saharien est censé alimenter la nappe phréatique de la gouttière d'érosion qui forme son lit. L'eau doit donc être puisée à des profondeurs variables atteignant 40 à 50 mètres.

On peut voir encore de nos jours, près d'El-Ateuf, première ville du Mzab fondée en 1025, les puits serrés les uns contre les autres, dressant leurs arceaux de pierre comme autant de témoignages de droits de propriété bien marqués. Par leur seule présence, ils prouvent le prix de l'eau et laissent supposer les querelles que devait susciter la possession de la moindre parcelle de terre de cet oued perpétuellement asséché.

Bou-Noura en 1048, Ghardaïa deux ans plus tard, Beni-Isguen en 1347, Melika, enfin, achèvent de créer ce que l'on appelle la Pentapole. Pendant de nombreux siècles, le nombre des habitants resta stationnaire, ce qui s'explique par leurs dures conditions d'existence.

Puis, à la suite de dissensions assez graves entre fractions, des Mozabites, les Ouled Makta, chassés du Mzab, s'implantent au XVII[e] siècle à 100 kilomètres au nord-est de Ghardaïa, près d'un petit ksar, El-Mabertekb, créé vers la fin du XVI[e] siècle par des fractions de Ghardaïa et des individus expulsés de Beni-Isguen. Ces Ouled Makta fondèrent alors Guerrara. Peu après, en 1679, deux fractions de Ghardaïa créent une nouvelle cité, Berriane, à 45 kilomètres au nord de la Pentapole.

Cette fois, l'Heptapole est née et l'assise géographique des Mozabites prend sa forme définitive.

La mosquée et le marché : deux môles d'amarrage

L'aspect le plus pittoresque peut-être, et qui est sans doute dû à la mentalité des Mozabites, est l'infrastructure de la ville, centrée sur la mosquée et sur le marché.

En effet, la cité mozabite s'organise autour de deux foyers distincts : le monde du marché, profane et tribal, et l'édifice religieux, monde sacré et secret. Mosquée et marché se dressent comme la marque vivante des activités spirituelles et matérielles de la communauté.

La mosquée constitue l'élément générateur de la cité. Elle est surmontée d'un minaret, considéré par les habitants comme « le gardien de la ville ». Il résume le double rôle qui fut longtemps le sien : l'appel des fidèles et la défense de la cité. C'est de là que l'on surveille les bords escarpés de la Chebka. Car la mosquée domine l'agglomération, telle une acropole, comme firent certains temples de l'Antiquité, notamment celui d'Eshmoun, à Carthage, du haut de la citadelle de la Byrsa. L'ombre portée du minaret évolue sur la ville à la manière d'un cadran solaire.

A l'intérieur de l'enceinte se trouve le marché, cœur de la cité, centre de rayonnement économique en même temps que centre politique et administratif des cités. Il est le siège de l'activité humaine. C'est une vaste cour bordée d'arcades innombrables où les commerçants permanents s'incrustent dans des niches, déballant des étalages de tout type.

Le sens commercial s'est développé dans ces places où les transactions se pratiquent parfois d'une façon originale, aux enchères, par exemple. Là se traitent surtout les ventes d'objets mobiliers, produits de l'industrie locale : tapis, burnous, provenant de successions, de liquidations, parfois de ventes ordonnées par la justice. Après la prière, les habitants viennent s'installer sur les bancs ou s'asseoir par terre sur des tapis, et le crieur public, en annonçant les enchères, passe devant chacun pour présenter sa marchandise. Le spectacle de l'animation du marché de Beni-Isguen constitue à lui seul une curiosité. Sous la cha- ▶

entre les mosquées de la Pentapole et les épiceries du Tell...

leur étouffante du soir, dans la couleur ocre du soleil couchant, à l'abri des remparts, vivant comme au XIIe siècle, les Mozabites offrent aux voyageurs qui les contemplent une scène biblique faite de noblesse et de dignité.

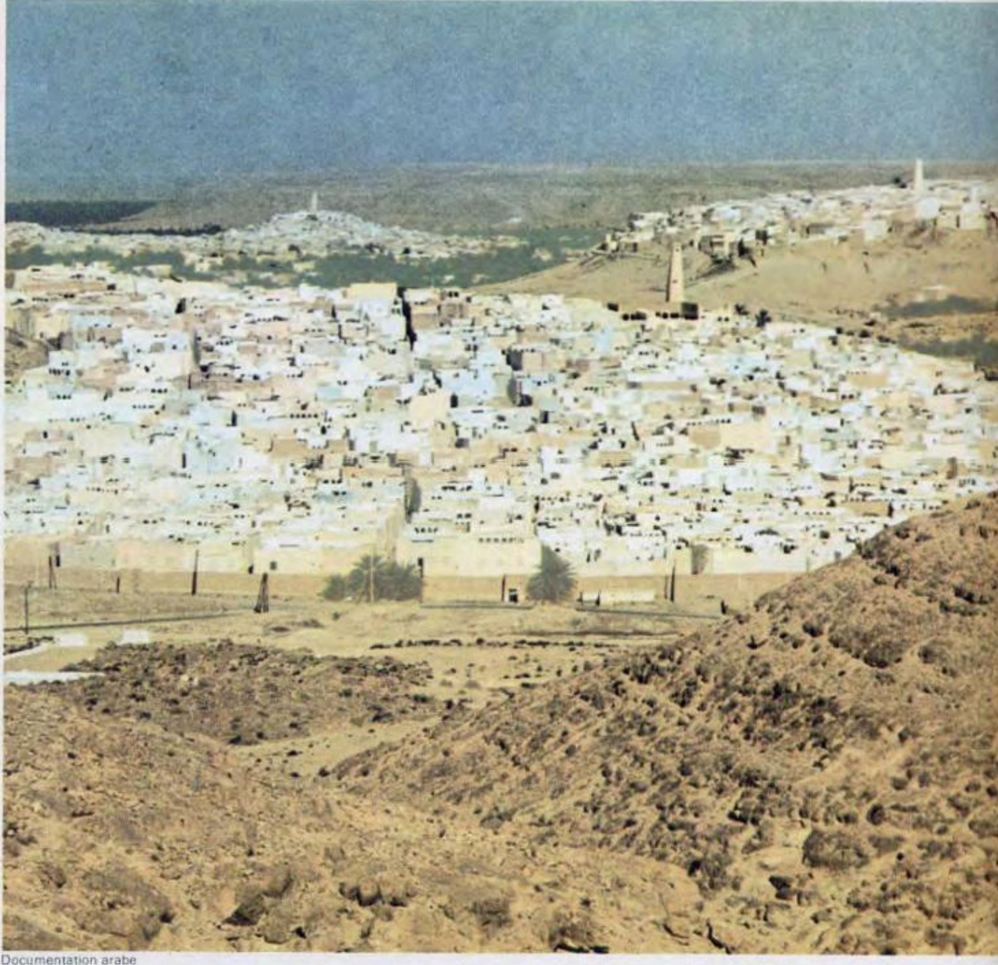
Entre les murs d'enceinte et la mosquée s'échelonnent en gradins les habitations, serrées les unes contre les autres : constructions en général basses, carrées, comportant parfois un étage. Les murs de ces maisons sont aveugles, la plupart du temps, pour préserver le secret de la vie familiale. C'est le père blanc David qui, en 1931, est parvenu à convaincre les Mozabites qu'une modeste ouverture rectangulaire donnerait un peu de lumière et de souffle de vie aux femmes qui restent dans leur maison.

Un couloir d'accès aux dessins contrariés, toujours afin d'éviter l'indiscrétion des passants, conduit à un *patio* carré entouré de petites chambres longues et étroites servant aux travaux féminins, à la cuisine, au stockage des vivres et du matériel, à la sieste de l'été. L'exposition est calculée de telle sorte que les pièces composant le logis présentent, hiver comme été, les meilleures conditions de confort. A la fois pour limiter les infiltrations du soleil et les attaques frontales d'un ennemi toujours possible, des maisons judicieusement choisies, sont reliées entre elles par un couloir jeté par-dessus les ruelles étroites et tortueuses et qui laisse apparaître des meurtrières. Une ville mozabite serait, encore de nos jours, imprenable dans un combat de rue.

Tout cela met bien en valeur le courage, la ténacité, l'esprit d'entreprise, d'organisation et le sens d'urbanisme du Mozabite.

Dans ce cadre, l'homme a une raison morale de vivre, sa foi religieuse, et sa raison sociale est le commerce.

Par nature, le Mozabite est un travailleur acharné dont le labeur est considéré comme sacré, quelle que soit la branche dans laquelle il se développe. Contrairement aux coutumes des Touareg, chez qui le travail – et par conséquent le travailleur – est méprisé, les occupations manuelles sont très appréciées. Aucune diminution de prestige, aucun déclassement n'en résulte pour celui qui le pratique.

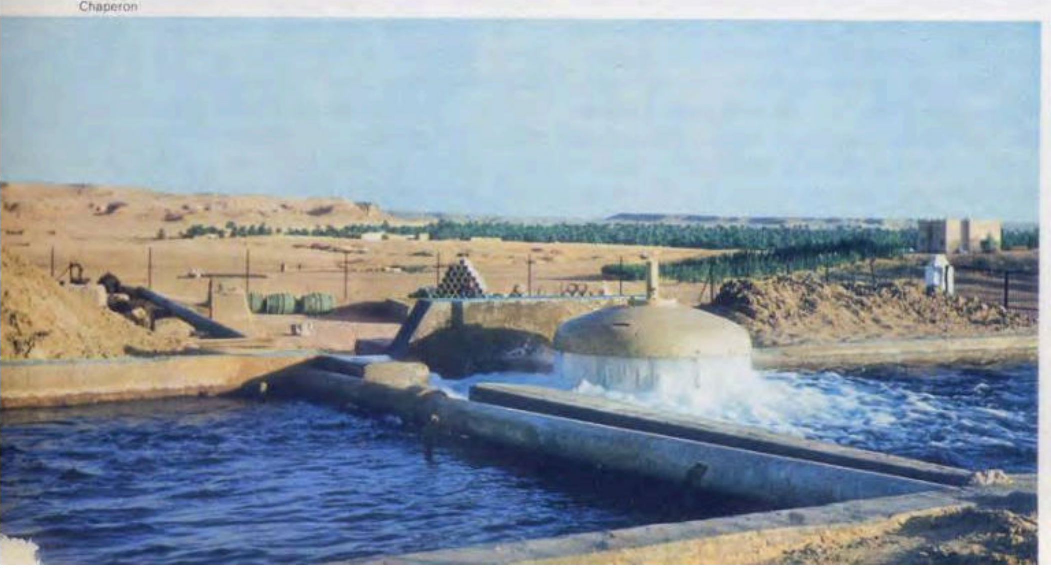

Documentation arabe

Le culte de la Chebka

Mais le Mozabite est devenu un négociant. Très vite, il a réussi à monopoliser le commerce caravanier. Les longues caravanes en provenance d'Aflou, d'Ouargla, d'El-Goléa, convergent vers le Mzab. Comme une marée s'étendant insidieusement à travers le Tell, le commerce mozabite s'est répandu vers le nord. Certains disent que le Mozabite est un arbre dont les racines sont au Mzab et les branches dans le Tell. Plus de huit cents commerçants sont implantés dans les villes algériennes en 1960.

Le désir du Mozabite de vivre à l'intérieur de la cité découle tout naturellement de sa volonté de se concentrer à l'intérieur de la Chebka. Il trouve dans ses villes, en effet, une protection matérielle et morale. Il se sent pris en charge par sa communauté et placé dans un cadre favorable à l'exercice de ses devoirs religieux. Il estime comme une perte de son droit de cité, comme une déchéance, d'être rejeté hors des limites étroites des remparts. La Chebka tient dans son cœur une place prépondérante, et avec elle son sol, ses villes, ses monuments, qui reflètent son passé et ses coutumes.

L'étude des cimetières elle-même est un facteur d'étonnement. Ils sont très nombreux au Mzab. D'abord, parce que

Chaperon


◀ **L'eau, grâce de Dieu pour ceux qui ont choisi de bâtir leurs cités en plein désert. Mais aussi travail d'homme que ce puits artésien, à Guerrara. Il servira à alimenter les jardins des villes d'été, ce luxe que les Mozabites entretiennent, oasis de verdure près de chaque cité.**

◄ En fait, le Mzab est fait de sept villes, dont les plus récentes sont Berriane et Guerrara. On appelle la Pentapole : Beni-Isguen, Melika, Ghardaïa *(photo)*, El-Ateuf et Bou-Noura.

Dans chaque ville du Mzab, ► deux mondes bien distincts : le monde du marché, ouvert sur l'extérieur, et l'acropole religieuse avec sa mosquée, monde sacré et secret, protégé par un labyrinthe de ruelles.

Le rêve de tout Mozabite séparé de sa terre, de sa Chebka, c'est d'y revenir et d'être un de ces sages vieillards à barbe et turban blancs, occupés à de paisibles tâches de maçonnerie ou de jardinage, entre les rites et les prières.


P. Tétrel



J.-B. Ferracci

les Mozabites ont la tradition bien établie de se faire enterrer chez eux, dans le cimetière de leur fraction dont le nom est emprunté à l'ancêtre qui, selon la tradition, y repose. Il y a là un souci de continuité de la ligne familiale, et la mort lui apparaît plus douce lorsqu'elle le frappe au milieu des siens. Ensuite, parce qu'ils ont dû s'expatrier, ils tiennent à revenir mourir dans leur pays. Au besoin, les moribonds effectuent ce voyage suprême, considérant qu'il n'y a pas plus grande détresse que de mourir loin de ses ancêtres. Le Mozabite se rattache en cela aux coutumes des pays de grande et vieille civilisation, comme la Chine. Cette coutume étant régulièrement suivie depuis la fondation des petites villes, les cimetières n'ont cessé de s'agrandir. Ils forment une sorte d'immense ombre portée de la cité vivante.

En effet, le Mozabite vieillissant dont les enfants sont aptes à gérer ses affaires se retire de ses activités pour se retremper au sein de l'existence primitive, biblique, de ses pères. Vivant dans son ksar natal, au milieu d'autres barbes blanches, il se consacre alors à des travaux simples de jardinage ou de maçonnerie, entrecoupés des prières rituelles. Il réalise la synthèse de l'homme physique et de l'homme spirituel. Ici se confondent les apports du mode de vie tribal et les exigences de la vie intérieure.

En réalité, le Mozabite garde au-dedans de lui-même, et jusque dans la vie active, la nostalgie d'une vie simple, vouée en grande partie à la contemplation.

Les femmes : des recluses

Cet aspect de son tempérament ne peut être négligé, même si l'on considère que la vieillesse est généralement une période de repos, de réflexion et d'attente inquiète ou paisible de la mort. Vieillir et mourir au Mzab, au milieu des choses simples et aimées depuis l'enfance, est un article de la foi mozabite aussi bien qu'une attitude spontanée de l'homme sur le déclin. La terre qui a vu naître l'ibadite doit lui servir de dernier séjour – séjour tranquille, puisque, selon les coutumes religieuses, sa tombe restera inviolable jusqu'au jour de sa résurrection. Quel mortel n'envierait-il pas, au fond de soi, une telle sagesse ?

La place de l'homme est donc déterminante dans la communauté mozabite. Celle de la femme, au contraire, est très effacée.

Son domaine se limite aux quelques mètres carrés de la maison ; sa part de ciel est celle de sa terrasse, à la condition qu'elle ne puisse être vue de personne ; sa raison d'être est définie par ses devoirs d'épouse, de mère de famille et de maîtresse de maison. Sa vie est celle d'une recluse.

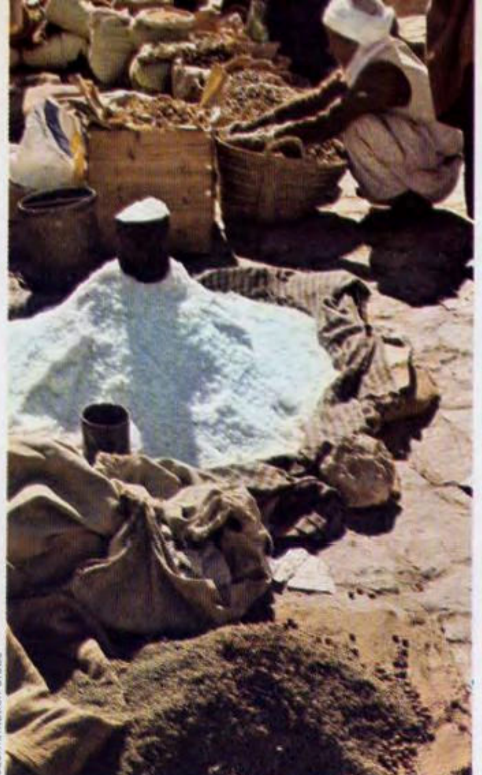
Maintenue dans l'ignorance totale, elle ne connaît souvent que le dialecte berbère importé de Tiaret. Il ne faut cependant pas méconnaître sa personnalité. Dans l'intimité, elle peut faire prévaloir ses droits et rappeler à son mari ses devoirs. Elle est la gardienne du foyer. Cela n'empêche pas le Mozabite partant vers le nord de replier les tapis et de fermer à clé le frigidaire. Mais elle veille aux coutumes. Elle est l'assise permanente et conservatrice des traditions de la communauté. Les Mozabites savent avec quelle rigueur la femme impose le jeûne du ramadan.

Cependant, en dépit de son attitude à l'égard de la femme, rien n'est contradictoire chez le Mozabite. On pourrait penser que l'esprit de lucre est en contradiction avec les coutumes sévères de l'islam. En réalité, il n'en est rien. Comme le calvinisme, la doctrine de l'ibadisme exalte la discipline personnelle et l'ascèse laborieuse de ce monde. ►



Chaperon

Le travail de l'argent, en plein vent, encore médiéval.



Documentation arabe

A même le sol, au marché, le marchand d'épices et de sel.

l'auto considérée comme un cheval de Troie

Elle impose le devoir d'acquérir des richesses non pas pour le bénéfice personnel, mais pour la gloire de Dieu et la permanence de la communauté.

La France au Mzab

On comprend que la présence française, officialisée par la convention de 1853, ait inquiété les Mozabites. Ils entendirent sauvegarder leur liberté religieuse et leur droit au commerce en s'assurant qu'aucune taxe ne viendrait grever ce commerce et qu'ils seraient dispensés de tout service militaire. Ils luttèrent de toute leur force morale en faisant appel à toute leur capacité d'intrigue pour s'opposer à l'influence française tout en cherchant à en tirer le maximum d'avantages.

Les événements d'Algérie, à partir de 1953, mettent à l'épreuve la cohésion de la communauté et, dans une large mesure, son indépendance.

La France a, en effet, développé les communications, améliorant ainsi le commerce et les circuits de distribution, mais introduit aussi le modernisme avec ce que cela comporte d'idées évolutrices.

Il est certain que l'application des techniques modernes bouleverse les coutumes établies. Le développement de l'électricité a été, en son temps, furieusement combattu. Certains voyaient alors le commencement d'une ère nouvelle, d'une ingérence étrangère, d'installations profanes. Car l'électricité, c'est aussi la radio : un luxe condamnable, une parole étrangère insidieuse, un lien avec l'extérieur qui entraîne l'émancipation. Et que dire du cinéma, avec ses images tendancieuses et parfois licencieuses, montrant des pays où l'eau n'a pas besoin d'être puisée, où les femmes mènent une vie apparemment facile ! La voiture, avec ses possibilités d'évasion, a été longtemps considérée comme un cheval de Troie. Le Mzab disparaîtrait avec l'arrivée du modernisme.

Ce n'est donc que progressivement que les Mozabites s'ouvrent aux techniques modernes. Il est certain que depuis 1950, des chants profanes se font entendre dans les rues de Ghardaïa ; que de jeunes Mozabites circulent dans de somptueuses et rapides voitures avec leurs femmes voilées à leurs côtés ; que le cinéma déverse ses images et ses tentations ; que la femme mozabite, ayant appris à tourner les boutons d'un poste de radio, prend plaisir à l'audition de la musique et viole ainsi l'une des coutumes d'austérité de la loi mozabite.

1958 : ça se complique !

Tout compte fait, les Mozabites savent tirer profit de la France malgré le danger qu'elle représente pour le maintien de leurs coutumes. Ils entendent, en effet, en tirer le maximum d'avantages contre un minimum d'obligations. Cela implique pour eux de faire assurer leur sécurité par ce grand pays qui s'affirme protecteur ; d'obtenir des facilités pour leur commerce par l'application d'un régime douanier préférentiel ; de faire réaliser une infrastructure routière et une implantation de lignes à haute tension tout en mettant en valeur la nappe albienne par la construction de puits artésiens. Enfin, si possible, ils veulent faire développer certaines cultures vivrières et obtenir des prêts avantageux de l'État pour l'achat de semences sélectionnées.

Enfin, les Mozabites se sont accommodés des événements d'Algérie. Le Sahara n'est pas l'Algérie. Le Mzab n'est pas non plus sur les axes de transit des armements, qui se trouvent plus à l'est, à la lisière orientale du Grand Erg. Le commerce, en revanche, y trouve son compte.

Finalement, jusqu'en 1957, les Mozabites ont pu faire face aux difficultés que présentait la situation. Mais à partir de 1958, les affaires se compliquent. H

Lieutenant-colonel CHAPERON

Documentation arabe



Dans les villes d'été, où l'eau ruisselle, recueillie par le puits mozabite, très typique, l'ombre et la fraîcheur sont étonnantes. Par-dessus de hauts murs de pisé passe la crête des orangers ou des citronniers. Un Eden... ▶

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Claude Rebelo*

Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14[e]. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Rél. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14[e]. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48[e] numéro : 157 FF – 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
Janvier 1958

FRANCE

7 : Émile Roche réélu président du Conseil économique.
10 : le Conseil des ministres adopte, pour l'essentiel, le projet de réforme constitutionnelle.
14 : « Table ronde » des groupes de la majorité sur la réforme électorale.
16 : Félix Gaillard pose la question de confiance et obtient 253 voix contre 233 et 30 abstentions.
18 : le Conseil de la République adopte la loi-cadre pour l'Algérie par 163 voix contre 129, et la loi électorale par 157 voix contre 137.
Michel Debré : « Nous disons oui *pour une Algérie renouvelée, mais* non *à une loi qui ne serait qu'un point de départ pour de nouveaux abandons. »*
Robert Lacoste : « Nous entrons aujourd'hui dans la troisième étape de la pacification, celle qui voit venir la population musulmane vers nous [...] parce qu'elle a compris que sa liberté passe par la France. »
21 : débat à l'Assemblée nationale sur la question tunisienne.
23 : mesures en faveur de l'exportation.
30 : Washington accorde un prêt de 655 millions de dollars à la France.
31 : vote définitif de la loi-cadre sur l'Algérie.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

2 : l'Arabie Saoudite décide de porter les royalties *sur le pétrole à 57 % pour tout nouvel accord.*
3 : entretiens Balafrej-Parodi sur la présence des troupes françaises au Maroc.
7 : investiture d'un nouveau gouvernement Ben Gourion en Israël.
11 : incident à Sakiet-Sidi-Youssef : une patrouille française, attaquée par une unité de l'A.L.N. venant de Tunisie, perd 14 tués et cinq prisonniers emmenés en territoire tunisien.
Arrivée à Philippeville du premier convoi de pétrole saharien.
18 : accrochage entre l'Armée de libération marocaine et les troupes françaises d'Algérie près de Colomb-Béchar.
19 : arraisonnement du cargo yougoslave Slovenija *transportant des armes destinées au F.L.N.*
26 : le Yémen refuse l'offre d'assistance des États-Unis.
28 : accord financier franco-marocain.
Avertissement du président Nasser sur de possibles infiltrations soviétiques au Proche-Orient.
30 : signature d'un accord économique soviéto-égyptien.

(à suivre)

LA SEMAINE PROCHAINE



LA BATAILLE DES FRONTIÈRES : SOUK-AHRAS

Sommaire du n° 235 :

● Bataille des frontières

La journée du 30 avril se lève, l'adversaire est encerclé et enfermé dans une nasse ayant comme fond le barrage porteur de courant électrique, surveillé par des éléments blindés de la « herse mobile ». La bataille de Souk-Ahras commence...

● « Je pars pour la Tunisie »

« Derrière le guide, en colonne par un, à plat ventre, tâtant chaque pouce de terrain, évitant les ronces de barbelés, nous nous coulâmes dans la crevasse. » La Tunisie était maintenant proche. Les rescapés, une colonne de jeunes recrues venant du Djurdjura, se trouvaient pour un temps à l'abri...

● Les Kabyles dans le F.L.N.

Quel fut le rôle des Kabyles dans la révolution ? Est-il vrai que la plupart des dirigeants du F.L.N. étaient originaires de cette province, la Berbérie, située à l'est d'Alger ?

● Le C.N.R.A. au Caire

Le F.L.N., ou du moins ceux de ses dirigeants qui ont réussi à quitter l'Algérie, se retrouve au Caire pour faire le point de la situation. Ce congrès, marqué par la création d'un Parlement algérien, verra aussi la mort politique d'Abane Ramdane.

● Vendanges à Cherchell

Affaire d'hommes, les vendanges. Les femmes n'étaient admises à aucun titre, pas plus les fillettes que les aïeules, rompues pourtant aux rudes travaux. Les jeunes garçons coupaient les grappes...

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 2[e] trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.

HISTORIA
agazine

bonne année



MERCREDI 1er JANVIER 1958
Prix : 20 Fr. Métropole : 25 Fr.

La Dépêche

DE CONSTANTINE ET DE L'EST ALGERIEN

A tous nos amis lecteurs nos meilleurs vœux de bonheur et de très heureuse année

La Dépêche

Evénement historique au Sahara

Le pétrole a commencé à couler dans le pipe-line Hassi-Messaoud - Touggourt



DEUX NOUVEAUX PUITS ONT ATTEINT LA NAPPE, PORTANT LA SURFACE PRODUCTRICE A 200 KM.2

Deux nouveaux puits ont atteint les grès productifs

Suite page 3

Message de M. Robert Lacoste

Une nouvelle étape s'ouvre : celle de la construction générale de l'Algérie nouvelle et pacifiée

- Hommage aux troupes et aux populations
- Des réalités pleines de promesses

Hommage à l'Armée et aux populations

Suite page 3

Message de M. Félix Gaillard :

La France de Paris salue avec une affection particulière la France d'Algérie

Elle pense avec une gratitude immense à tous ses jeunes gens qui montent la garde contre le fanatisme et la terreur

SI NOUS VOYONS POINDRE L'ESPÉRANCE C'EST A EUX QUE NOUS LE DEVONS

Une monnaie saine

Suite page 3

LES INONDATIONS ONT FAIT EN KABYLIE DES DÉGATS CONSIDÉRABLES

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER A ALGER)

Suite page 3

A TOULOUSE

MISS NORMANDIE EST ÉLUE MISS FRANCE

CECI EST DÉJA DU PASSÉ ET C'EST AUSSI DE L'HISTOIRE



VŒUX DE M. MAURICE PAPON

Inspecteur général de l'administration en mission extraordinaire

aux populations de l'Est algérien

Suite page 3

1er janvier. Comme il est de tradition, en France comme en Algérie, on échange les vœux de nouvel an. Qui pensait alors que 1958 serait une année décisive pour la IVe République, pour l'Algérie, enfin pour de nombreux officiers de l'armée française amenés à prendre de lourdes responsabilités politiques ? Combien étaient ceux qui prévoyaient le retour du général de Gaulle ?